

N° 17
4 frs

1^{er} NUMERO DE SEPTEMBRE 1942

Belgique 2,50 fr. / Bohême-Moravie 3 Kr. / Bulgarie 8 leva / Croatie 6 kounas / Danemark 50 øre / Espagne 1,50 pes. / Finlande 4,50 mk. / France 4 fr. / Grèce 30 drachmes / Hongrie 40 fillér / Italie 3 lires / Norvège 50 øre / Pays-Bas 20 cents / Portugal 2 esc. / Roumanie 20 lei / Serbie 6 dinars / Suède 53 øre / Suisse 45 centimes / Turquie 15 kurus / Styrie méridionale, Marche de l'Est 30 Pf

Signal

Une
explosion pour
construire un pont.
Lisez dans ce numéro notre
reportage: Ainsi commença
le deuxième été.

Cliché du correspondant de guerre
Arthur Grimm (PK).

Dix semaines . . .

Les grands succès militaires des puissances
de l'Axe, en Europe et en Afrique du
Nord, du début de mai à la mi-juillet 1942

A l'Est

Début mai : reprise d'une activité plus considérable. Déroute des bolcheviks sur tout le front. Leurs succès locaux de l'hiver sont annulés. Toute attaque, partielle ou massive, anéantit un élément des forces ennemies. Les vastes opérations du Don et du Donetz commencent vers la fin juin. Elles révèlent au monde la puissance intacte de l'armée allemande et de ses alliés.

Pendant la bataille de Kertch, du 8 au 15 mai, des divisions allemandes et roumaines battent les armées soviétiques concentrées sur la péninsule et s'emparent de l'extrémité est de la Crimée, position d'une importance primordiale.

La bataille de Kharkov, du 17 au 28 mai, empêche les bolcheviks de réaliser leur projet : percer le secteur sud du front allemand par une attaque de grande envergure. Un double encerclement anéantit les armées de Timochenko. A côté des troupes allemandes et roumaines, des unités hongroises, italiennes, croates et slovaques participent au combat.

Dans le secteur central du front est, plusieurs groupes ennemis s'étaient, au cours des combats hivernaux, infiltrés dans les positions allemandes. Par la suite, ils avaient été encerclés. Du 24 mai au 2 juin, infanterie et chars allemands lancent des attaques concentriques et les anéantissent. Les Soviétiques perdent presque autant de morts que de prisonniers.

Du 11 au 15 juin, une bataille d'encerclement, au sud de Voltchansk, détruit des forces ennemies considérables. On fait plus de 24.000 prisonniers ; 279 chars et 208 canons sont pris ou détruits.

Au sud-est de Kharkov, du 22 au 25 juin, des divisions bolchevistes sont encerclées et anéanties au cours d'une bataille de trois jours. Les Allemands s'emparent de plus de 22.000 prisonniers, 100 chars et 250 canons.

Le 24 juin, l'activité dans le secteur central du front est marquée par l'anéantissement d'un groupe soviétique important. Pendant les mois d'hiver, ce groupe avait été encerclé. Des avions lui avaient apporté ravitaillement et renfort. Butin de cette bataille : 9.000 prisonniers, 16 chars et 200 canons.

Sur le front du Volchov, le 29 juin marque la victoire sur des groupes encerclés de la seconde armée de choc soviétique, ainsi que sur la 52^e et la 59^e armées soviétiques. Pendant tout l'hiver, ces armées avaient tenté en vain de franchir le Volchov et d'avancer en direction sud-est, sur Léninegrad, afin de dégager la ville encerclée. Des unités de volontaires espagnols, néerlandais et flamands ont combattu côte à côte avec les divisions allemandes. L'ennemi perd ici 34.000 prisonniers, 171 chars et 649 canons.

La prise de Sébastopol, le 1^{er} juillet,

couronne 25 jours de combats héroïques des divisions allemandes et roumaines. Par la conquête de cette forteresse, le plus grand port de guerre soviétique tombe aux mains des Allemands ; la maîtrise de la mer Noire par les bolcheviks est menacée.

Dans la région de Rjev, le 12 juillet, se termine un combat de onze jours dans un terrain boisé extrêmement difficile. Plusieurs divisions d'artillerie et de cavalerie soviétiques, ainsi qu'une brigade blindée, y sont anéanties. Les pertes de l'ennemi se montent à 30.000 prisonniers, 218 chars et 591 canons.

Les derniers jours de juin voient la grande bataille du Donetz et du Don. Une armée italienne et une hongroise, des divisions roumaines et des unités slovaques et croates y participent. L'attaque de Kharkov et de Koursk



Les opérations au cours de
la grande bataille du Don,
depuis la fin juin 1942

enfonce le front sur une largeur de 300 km et permet de pousser jusqu'au Don. Le 7 juillet, prise de Voronej, important centre industriel. Au sud de la ville, le fleuve est atteint sur un large front. Des têtes de pont sont édifiées sur la rive est ; alors commence la poursuite de l'ennemi vers le sud et le sud-est. La percée est élargie vers le sud. Le 17 juillet, l'infanterie allemande s'empare de Vorochilovgrad, ville la plus importante du bassin industriel du Donetz. Au cours de la poursuite, les troupes allemandes atteignent, le 18 juillet, le Don inférieur, à l'est de Rostov. Ainsi, les puissantes forces ennemies de cette région se trouvent coupées de leurs communications vers l'arrière. Les attaques concentriques sur la ville commencent.

Des troupes allemandes et slovaques enfoncent les positions des têtes de pont de Rostov. Le 24 juillet, ce centre important de trafic et de commerce est pris d'assaut. Sur un large front, les troupes forcent la traversée du Don.

En même temps, les durs combats dans la grande boucle du Don, à

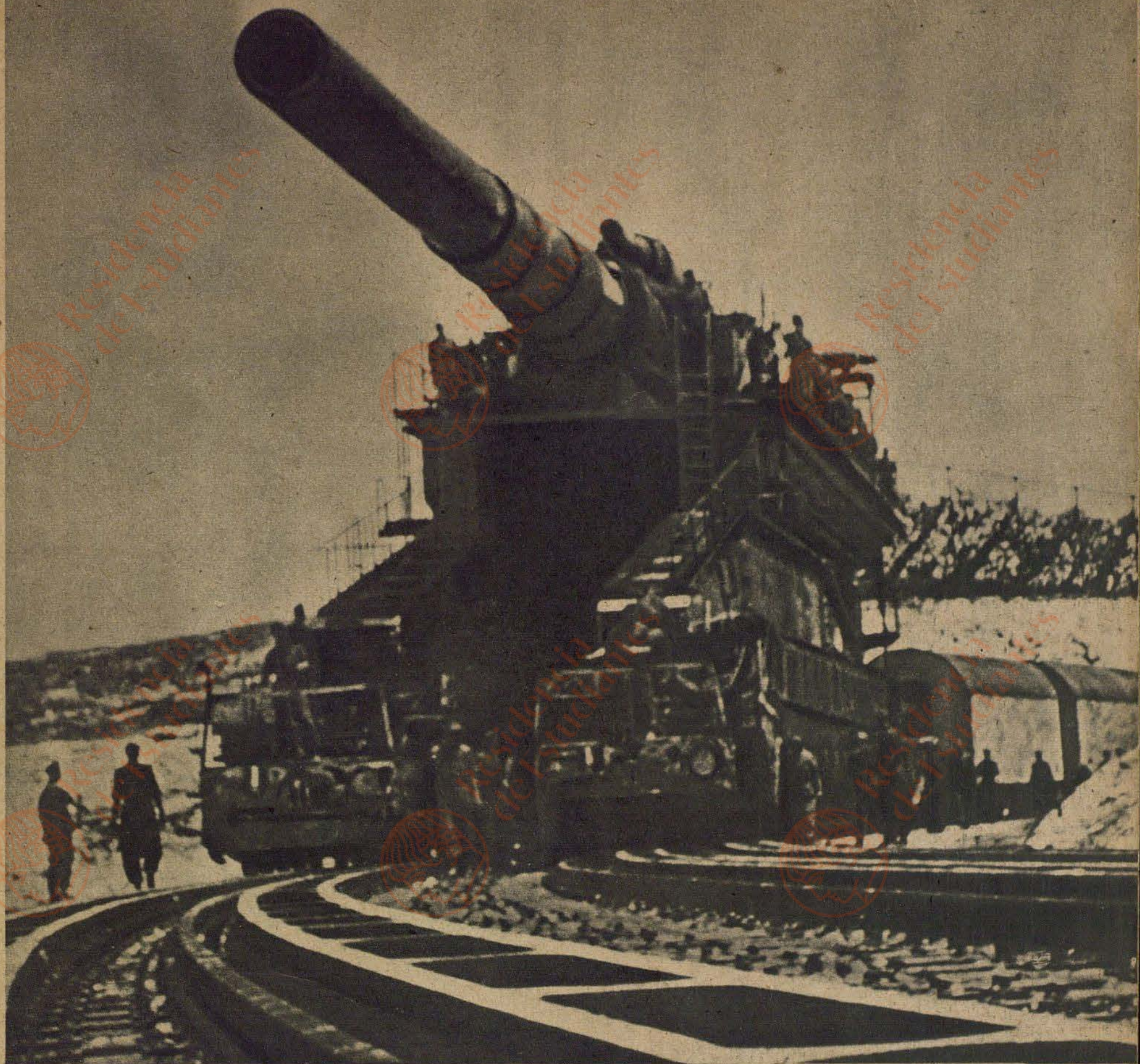


Hensoldt
DIALYT

**Jumelles prismatiques
pour le voyage, le sport, la chasse**

M. HENSOLDT & SOEHNE

Opt. Werke A-G, Wetzlar



ARTILLERIE ALLEMANDE 1942

Un canon de la nouvelle artillerie allemande va prendre position

(Voir le reportage pages 23 et suivantes)

l'ouest de Stalingrad, sont couronnés de succès. Des unités allemandes et roumaines détruisent d'importantes forces ennemies qui tentaient de constituer, à l'ouest du fleuve, une ligne de défense. Le 25 juillet, les avant-gardes allemandes et roumaines atteignent le Don.

Ces 10 semaines ont coûté aux Soviétiques, sur tout le front est, un total de plus de 730.000 prisonniers, 8.000 canons, 4.000 chars et 3.200 avions.

En Afrique du Nord,

des divisions allemandes et italiennes ont battu la 8^e armée britannique

dans une bataille qui commença le 26 mai. Elles ont repris toute la Libye et rejeté l'ennemi fort loin en Egypte.

Du 13 au 15 juin, des opérations communes des forces maritimes et aériennes de l'Axe ont amené l'anéantissement de deux grands convois britanniques protégés par d'importantes forces navales. Du début de mai jusqu'à la mi-juin, les Anglais ont perdu au-dessus de la Méditerranée et en Afrique du Nord près de 400 avions.

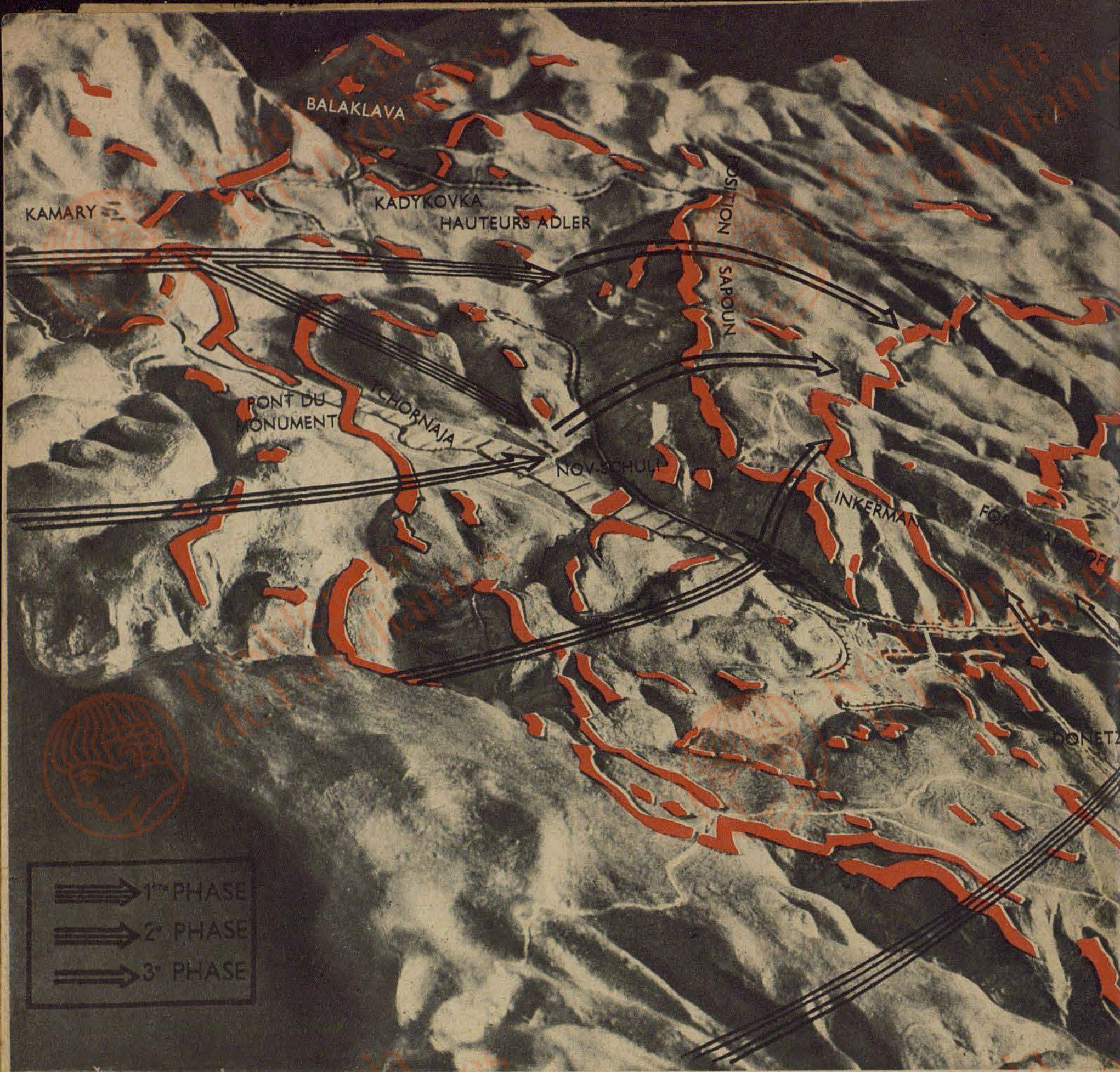
Au cours de la bataille de l'Atlantique

les Etats-Unis et l'Angleterre perdent million de tonnes après million de

tonnes. Devant les côtes américaines, dans l'Arctique, dans tout l'Atlantique, dans les eaux africaines et dans la Méditerranée, les sous-marins allemands opèrent avec un immuable succès. En 10 semaines, la flotte de ravitaillement ennemie a perdu 339 navires, avec plus de 2 millions de tonnes. Un grand convoi anglo-américain de 38 bateaux marchands, extrêmement bien protégé, tente le transport de matériel de guerre à Mourmansk. Du 2 au 9 juillet, des bombardiers allemands et des sous-marins l'attaquent sans cesse, du cap Nord au Spitzberg, et l'anéantissent.

Ces 10 semaines ont coûté à l'U.R.S.S., à l'Angleterre et aux Etats-Unis : plus de 2 millions de tonnes, 800.000 prisonniers, 5.000 chars, 8.500 canons et 4.400 avions. Ici, ajoutez les pertes subies du fait des opérations japonaises et des succès navals et aériens des forces italiennes.

Voyez, pages 4 et 7 nos documents et, page 11, le reportage vécu : « Ainsi commença le second été. »



Les combats autour de Sébastopol jusqu'à la conquête.



Carte Rudolf Heinisch

Par HARALD WEBERSTEDT, capitaine à l'état-major général

Deux résumés militaires sur la prise de Sébastopol et la grande bataille d'été 1942 en Afrique du Nord

I. Sébastopol

Depuis la mi-novembre 1941, Sébastopol, dernier port de la flotte soviétique de la mer Noire, en Crimée, est complètement encerclé par terre. Le 7 juin 1942 commence l'assaut de la forteresse, jusqu'alors la plus puissante du monde. Elle tombe le 1^{er} juillet 1942. Carte et reportage évoquent les événements de ces 25 jours.

L'ATTAQUE de la plus puissante de toutes les forteresses terrestres et navales a été l'entreprise la plus vaste et la plus audacieuse qu'aient menée à bien les armées allemandes et roumaines. Un système fortifié qui paraissait inexpugnable entourait la ville et le port sur une profondeur de 10 kilomètres. Il s'agissait non seulement d'une ceinture d'ouvrages entre lesquels se trouvaient des glacis nus, mais aussi de fortifications de campagne semées de milliers de fortins, de positions bétonnées d'artillerie et de mortiers, de champs de mines, de tranchées antichars, de barrages de barbelés et de pièges. C'était là que se trouvaient les centres principaux de la résistance ennemie, de grands forts ultra-modernes, munis de pièces du plus lourd calibre, avec communications souterraines et stocks d'appro-

visionnement. Le sol calcaire se prêtait aisément à la construction des installations de défense qui pouvaient être facilement camouflées. Le terrain, très accidenté, offrait de nombreux replis et des creux, permettant aux défenseurs de combattre avantageusement. Ceux qui attaquaient, par contre, étaient dépourvus de couverts, et les conditions d'observation pour les armes lourdes étaient mauvaises. Les Soviétiques, ainsi que l'Angleterre et l'Amérique, tenaient Sébastopol pour imprenable. L'attaque du colosse commence le 7 juin. Elle a été précédée, depuis le 3 juin, d'un bombardement systématique par les escadres d'avions lourds de bombardement, de Stukas et par l'artillerie lourde. Le premier but des opérations est la prise de la partie nord de la forte-

resse, entre la vallée du Belbek et la baie de Severnaja. Dès les premiers jours, une brèche est faite sur un front de 5 km, et les hauteurs sud de la vallée du Belbek sont occupées. Alors commence le terrible assaut des troupes de choc de l'infanterie et du génie contre les grands forts et les centaines de fortins. Le 13 juin, le fort Staline tombe le premier. Quatre jours plus tard, d'autres tombent, après des combats très rudes. Ce sont les ouvra-

Le vainqueur de Sébastopol, le maréchal von Manstein. Quand, après la prise de la forteresse, il fut promu maréchal, les signes distinctifs du haut grade, les bâtons de maréchal croisés sur les épaulettes, manquaient. Des soldats le découperent pendant la nuit dans deux bottiers de montres. Cliché du correspondant de guerre Hilmar Pabel (PK).

ges les plus puissants de la forteresse : « Maxime-Gorki », « Tcheka », « Guépou », « Sibérie » et « Volga ». Après la prise des forts « Donetz », « Oural » et « Lénine », le « Fort du Nord » est, à son tour, pris d'assaut, le 21 juin, malgré une défense désespérée. Un succès décisif a été ainsi obtenu. La baie de Severnaja est atteinte sur un large front. La ville et le port sont maintenant sous les feux, à vue, de l'artillerie lourde et même des armes légères de l'infanterie. Sébastopol est coupé de ses moyens de ravitaillement direct par la mer. C'est seulement dans les anfractuosités de la presqu'île de Chersonèse que de petits bateaux pourraient opérer un débarquement.

Le 10 juin commence, au sud, l'attaque des troupes germano-roumaines. Là aussi, il s'agit de s'emparer de certaines de fortins. Le choc principal s'effectue en passant au nord de Kamary, et se porte sur les travaux fortifiés des hauteurs Adler. Elles sont prises d'assaut le 17 juin. Les jours suivants, cette brèche faite dans le système de défense est élargie et approfondie vers le nord, particulièrement par les attaques des chasseurs de montagne roumains. Le 24 juin, le pied des hauteurs de Sapoun est atteint. Une attaque semble, ici, tout à fait impossible. Un terrain crevassé s'étend, en montant, sur une largeur de 100 mètres et une profondeur de 60. Les bolcheviks sont en haut, solidement retranchés. Au moindre mouvement des troupes allemandes et roumaines, ils ripostent par un tir nourri.

Les jours suivants apportent des succès décisifs au centre du front d'attaque. Jusqu'au 28 juin, on réussit à briser partout la résistance ennemie au nord-est de la Tchornaja. Le matin du 29 juin, on procède à l'attaque du fort Inkerman et on traverse la vallée du fleuve pour menacer sérieusement le pilier nord de la position Sapoun. Durant la nuit qui suit, l'infanterie et le génie des troupes de choc du

nord réussissent à traverser la baie de Severnaja, et à prendre pied sur la rive sud.

Le 30 juin, les opérations concentriques de tous les groupes amènent la décision. Malgré les contre-attaques ennemies au sud de la baie de Severnaja, des ouvrages fortifiés importants sont emportés à l'est de la ville. Les fortifications Inkerman sont prises d'assaut après de violentes attaques des Stukas, et il en est de même des positions Sapoun dans toute leur étendue. Les troupes roumaines s'emparent de la ville et du port de Balaklava. La résistance ennemie commence alors à faiblir. Le 1^{er} juillet, le fort Malakoff, que la guerre de Crimée a rendu célèbre, est pris d'assaut. Les fortifications qui sont aux abords de la ville, à l'est et au sud, sont emportées. Vers midi, un feu roulant d'artillerie de tous les calibres s'abat encore une fois sur les maisons de Sébastopol en flammes. Les troupes de choc pénètrent alors dans la ville, fouillent les rues, maison par maison, et brisent la dernière résistance de l'ennemi. Durant les jours suivants, les derniers restes de l'armée vaincue de Sébastopol sont anéantis dans la presqu'île de Chersonèse.

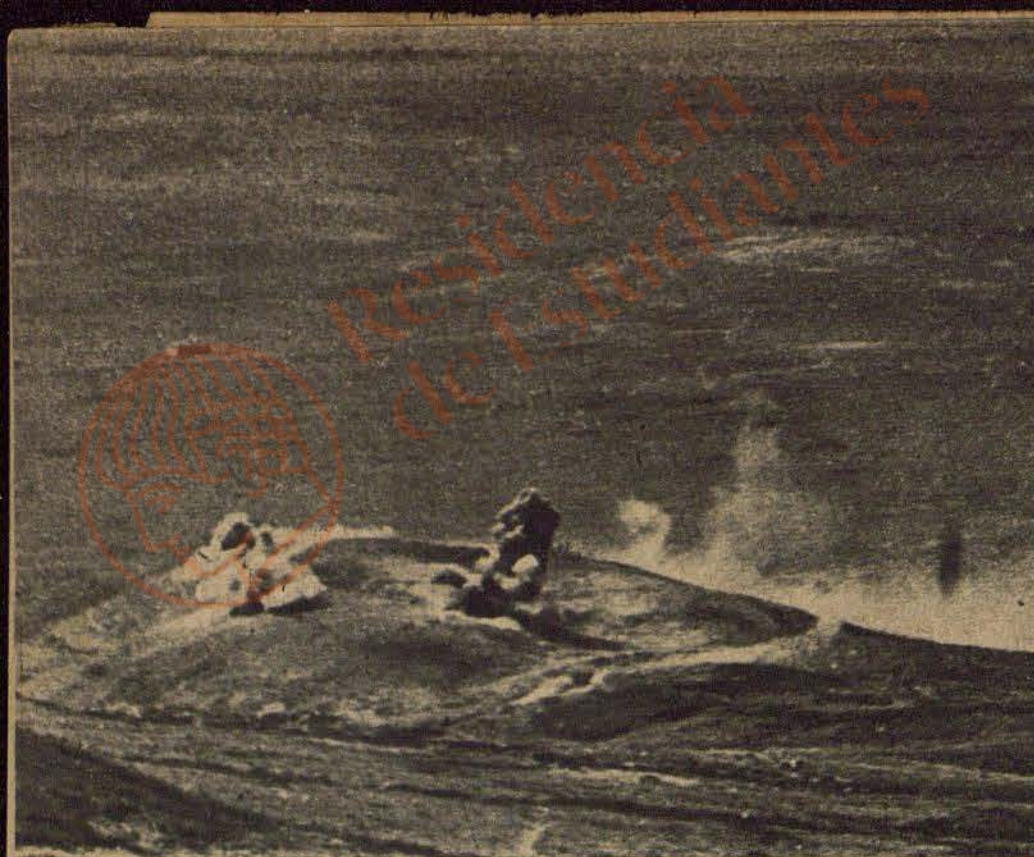
L'ennemi a subi des pertes formidables : 100.000 prisonniers, 40.000 morts environ, 622 canons, 26 chars, 824 mitrailleuses, 758 lance-grenades, 141 avions.

Les pertes allemandes sont faibles, si l'on tient compte de la violence des combats et de la résistance acharnée de l'ennemi.

Elles se montent à 4.337 morts, 1.591 disparus et 18.183 blessés.

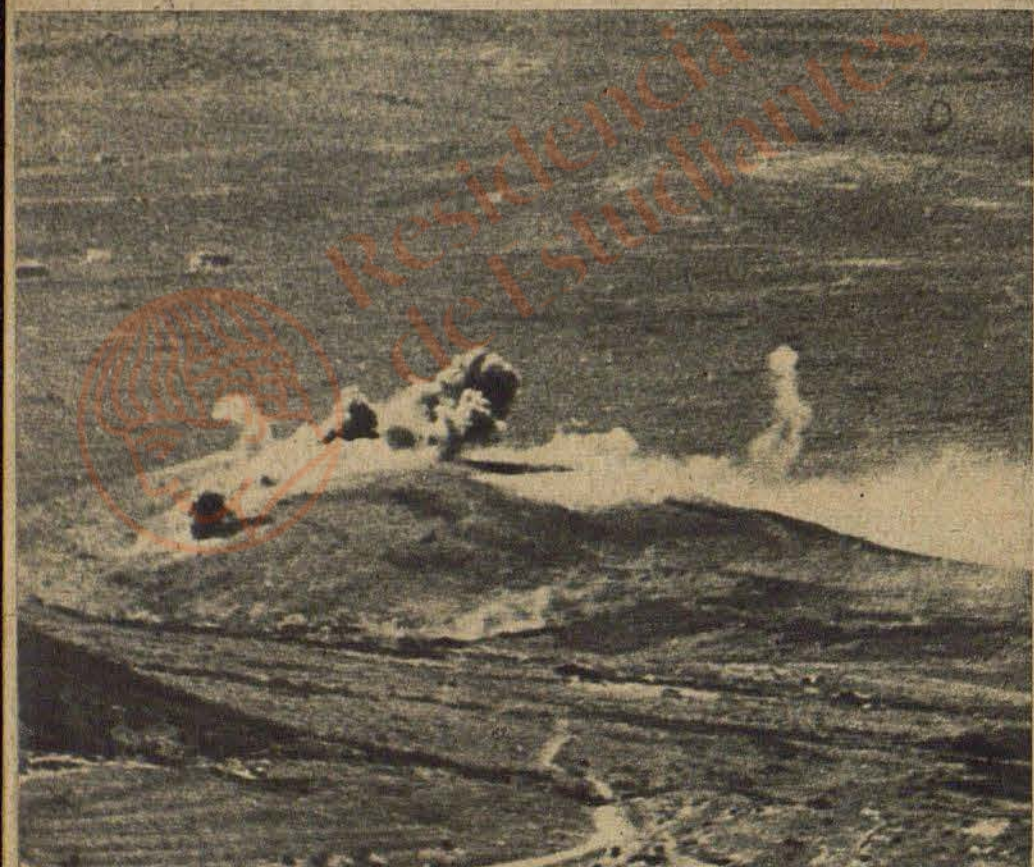
Durant les 25 jours de la lutte, les troupes allemandes et roumaines ont, dans une étroite collaboration, conquis la forteresse terrestre et navale la plus puissante du monde. Il a fallu, pour ce résultat, s'emparer de 3.597 positions de défense et désamorcer 137.000 mines. Des unités de bombardiers ont accompli 23.751 attaques.



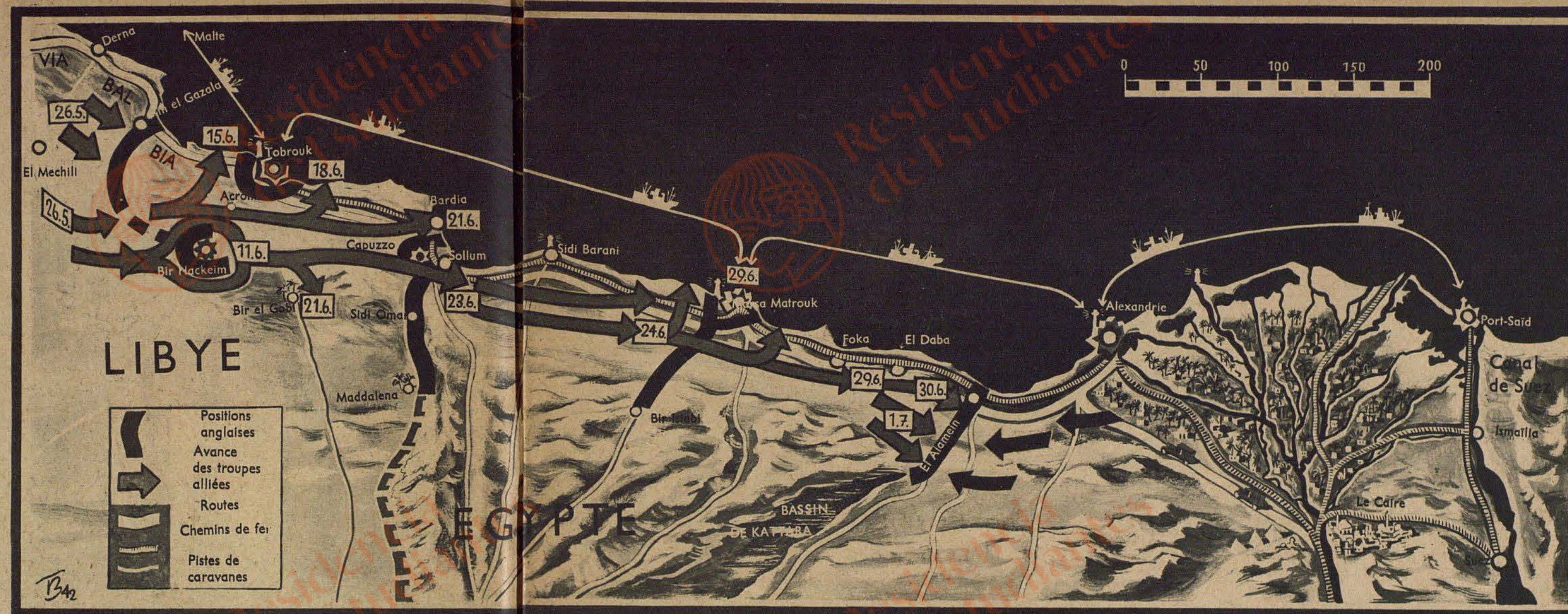
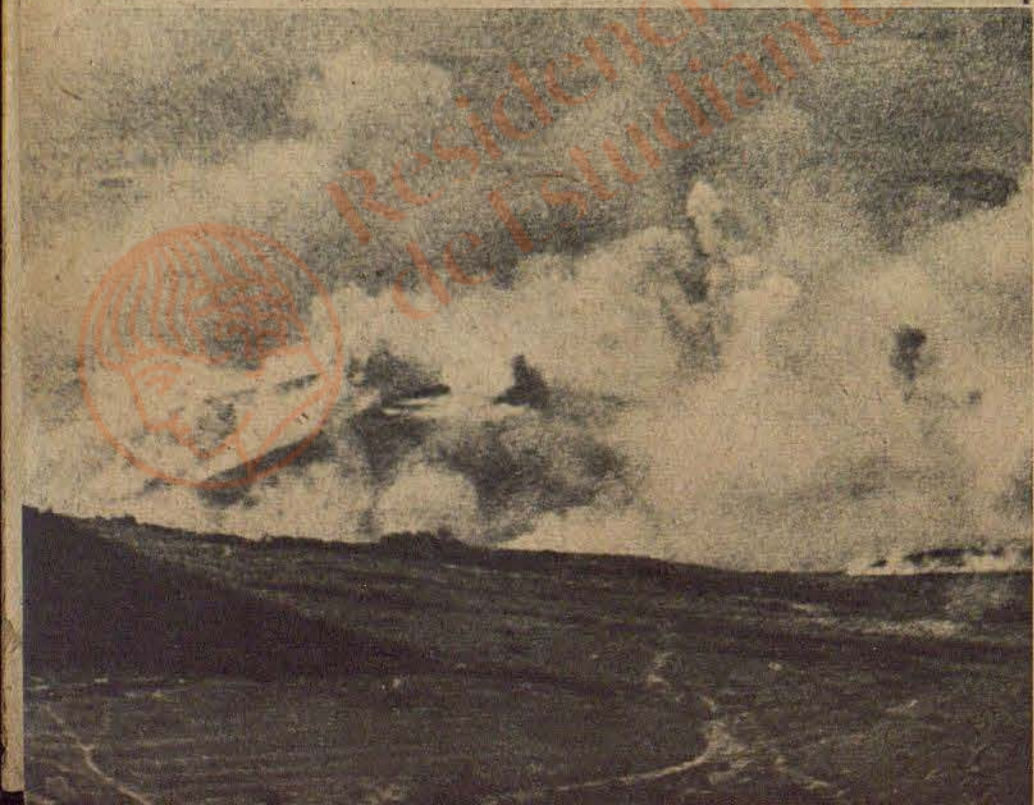


L'artillerie combat devant Sébastopol

L'artillerie allemande ouvre le feu sur une colline très bien fortifiée et dominant Sébastopol. Les premiers projectiles ont atteint leur but.



Les premiers coups sont suivis de salves qui deviennent des rafales. La montagne sombre sous la fumée. L'infanterie s'élance.



II. Afrique du Nord

Au cours des batailles en Afrique du Nord, batailles anglaises pour la route des Indes, des troupes britanniques traversent deux fois la frontière de Libye et avancent vers l'ouest. Deux fois, les troupes de l'Axe les repoussent. Finalement, au début de l'été 1942, les Anglais sont rejetés loin en Egypte, dans leur position de défense près d'El Alamein. Le reportage suivant résume les événements de ce chapitre de combats pour l'Afrique du Nord.

LES préparatifs d'attaque de la 8^e armée britannique en Libye étaient à peu près terminés à la fin de mai 1942. Sous la protection de la position de Gazala, solidement fortifiée, Ritchie a organisé ses divisions pour leur donner la plus grande force de combat. Depuis des mois, des centaines de chars, de canons et d'autos, d'énormes quantités de carburant, de munitions et d'approvisionnements ont été amenées par la voie ferrée de Visen, que les Britanniques ont prolongée jusqu'à Tobrouk.

Le 26 mai, une attaque brusquée des unités blindées du maréchal Rommel vient interrompre les derniers préparatifs de l'ennemi. Des divisions d'infanterie italiennes attaquent de front la position de Gazala. Des divisions blindées et motorisées germano-italiennes, concentrées sur l'axe méridionale, déclenchent leur attaque, pour pénétrer profondément dans le flanc gauche des Britanniques. Malgré les nombreux champs de mines qui contraignent les mouvements de troupes motorisées, en dépit des contre-attaques britanniques, la résistance de l'ennemi est brisée, et l'armée germano-italienne pénètre jusque dans la région au sud-est de Tobrouk.

D'autres unités, après de violents combats, encerclent des forces ennemies dans la forteresse de Bir Hacheim et, le 11 juin, prennent d'assaut cette base importante de la position de Gazala.

Ainsi se trouve écartée la menace qui pesait sur le flanc droit des troupes de l'Axe. Ce succès décidera du cours ultérieur des opérations. Depuis le 26 mai, les Britanniques ont abandonné plus de 12.000 prisonniers, plus de 500 chars et de 250 canons.

Le jour même de la prise de Bir Hacheim, la masse des unités blindées, fortement protégée sur son flanc droit, continue sa poussée vers le nord. C'est en vain que Ritchie s'efforce d'arrêter l'attaque dans la région d'Acroma : les Britanniques sont rejetés, après de violents combats de chars. Le 15 juin, la côte est atteinte au nord d'Acroma. Le sort des forces britanniques dans la position de Gazala est décidé. Le même jour, des divisions italiennes, venant de l'ouest, effectuent une percée dans la position. Le nombre des prisonniers est monté à près de 19.000. L'ennemi a perdu en trois semaines, près de 800 chars et 300 canons.

Déroulement de la bataille en Afrique du Nord, au début de l'été 1942, jusque devant la ligne de défense d'El Alamein.

Les jours suivants, les forces britanniques sont battues dans le secteur méridional et occidental de Tobrouk, de nombreux forts qui entourent la forteresse sont pris. Le 18 juin, Tobrouk est encerclé. La 8^e armée britannique est coupée en deux : de grosses unités défendent la forteresse de Tobrouk, d'autres troupes se retirent vers l'est pour se retrancher sur une nouvelle position, à la frontière de la Libye et de l'Egypte.

A l'aube du 20 juin, commence l'assaut de Tobrouk. Des centaines d'avions de combat et de Stukas bombardent les fortifications par vagues successives. Au bout de deux heures de combat, une large trouée est faite dans la ligne des fortins. Des contre-attaques britanniques désespérées sont repoussées. Après la prise de nombreuses positions fortifiées, le port est atteint l'après-midi même du premier jour de l'attaque. Le lendemain matin, la forteresse capitule, avec les 33.000 hommes qui l'occupent et 5 généraux. Un butin immense de matériel de guerre de toute sorte, de carburant et d'approvisionnement tombe aux mains du vainqueur. Le même jour, d'autres armées, progressant vers l'est, s'emparent de Bardia et occupent Bir El Gobi, au sud-est de Tobrouk.

Rommel, à la tête des divisions germano-italiennes rendues libres par la prise de Tobrouk, poursuit immédiatement son avance vers l'est. Il ne laisse pas aux Britanniques le temps d'organiser leur défense sur la position frontière de Maddalena-Sollum, où ils sont retranchés. Après la perte de Capuzzo, de Sollum et d'Halfaya, l'ennemi se voit obligé de retirer la masse de ses unités vers la position de Marsa-Matrouk. De fortes arrière-gardes, soutenues par de nombreux chars, doivent protéger la retraite. Mais elles ne réussissent pas à enrayer la poursuite.

Dès l'aube du 24 juin commence la lutte pour Marsa-Matrouk. Parallèlement, des troupes qui avancent rapi-

dement vers le nord atteignent la côte à 60 km à l'ouest. Après quatre jours de combat, l'ennemi est battu au sud-ouest, une percée est faite dans la position; en outre, la côte est aussi atteinte à 40 km à l'est de la forteresse. La citadelle britannique se trouve ainsi encerclée. Le 28 juin, Marsa-Matrouk est pris d'assaut. Les pertes britanniques s'élèvent maintenant à 60.000 prisonniers, près de 900 chars et 400 canons.

Pendant que la lutte pour Marsa-Matrouk dure encore, la poursuite continue vers l'est, et Fouka est pris. Le 30 juin, El Daba est traversé et la tête des divisions atteint la position d'El Alamein. Ici, l'ennemi s'est très fortement retranché, entre le golfe des Arabes et la dépression du Kattara qui est impraticable. Cette excellente position de défense qui n'a pas plus de 60 km de largeur est renforcée par de nombreux fortins de béton, par des ouvrages de campagne, des champs de mines et des barrages de toute sorte. Elle est la dernière position avant le delta du Nil. Les Britanniques ont rassemblé là toutes les troupes dont ils disposent, venues à marches forcées d'Egypte et du Proche-Orient. Ils essaient par tous les moyens de stopper ici définitivement l'attaque des armées de l'Axe. La bataille continue.

Le maréchal Rommel, dans une opération de grande envergure, a, en cinq semaines, rejeté la 8^e armée britannique à près de 600 km vers l'est, en brisant trois lignes de défense importantes : la position de Gazala, la position-frontière et la position de Marsa-Matrouk. Tobrouk, la forteresse la plus puissante de l'Afrique du Nord, a été pris d'as-

saut, de même que la forteresse du désert Bir Hacheim et la forteresse de Marsa-Matrouk. Ces succès décisifs des divisions germano-italiennes n'ont été obtenus que grâce à l'aide efficace et combinée des forces navales et aériennes germano-italiennes, opérant dans la Méditerranée et appuyant la lutte engagée sur terre.

De fortes unités de l'aviation ont notamment opéré au moment des percées des lignes ennemies, et pilonné les fortifications et les nids de résistance de l'adversaire. Elles ont, en outre, harcelé jour et nuit ses convois de ravitaillement. Les chasseurs allemands et italiens ont montré leur supériorité au cours de combats quotidiens.

Les forces navales de l'Axe ont continuellement paralysé le ravitaillement britannique sur la côte de l'Afrique du Nord, et assuré, par la voie de mer, le ravitaillement des troupes germano-italiennes. Un grand nombre de bâti-

ments de commerce et de navires de guerre de l'ennemi ont été coulés.

Le coup le plus rude contre son ravitaillement a été porté le 13, le 14 et le 15 juin. Au cours de ces trois jours, deux grands convois britanniques fortement escortés, partis en même temps, l'un d'Alexandrie vers l'ouest, et l'autre de Gibraltar vers l'est, ont été tous les deux à peu près anéantis par une opération commune des forces aériennes et navales germano-italiennes.

L'armée des chars du maréchal Rommel, affectée au général Bastico, commandant en chef des armées italiennes en Afrique du Nord, s'est acquise une gloire nouvelle. La fraternité d'armes des troupes allemandes et italiennes s'est de nouveau affirmée. Une direction éclairée a pu surmonter toutes les difficultés, et réussir à faire opérer de concert et d'une manière efficace les armées des deux puissances, sur terre, sur mer et dans l'air, sur un champ de bataille qui équivalait, en étendue, à la moitié de l'Europe.

Signe d'une défaite terrible : les généraux anglais capturés à Tobrouk attendent d'être interrogés. Cliché du correspondant de guerre : Moosmüller (PK).



Les peuples contre les trusts

Confrontation
de deux systèmes

L'auteur, économiste français connu, eut l'occasion d'étudier la grande banque et la haute finance, au cours d'étroits contacts de plusieurs années. Il suivit également de très près les problèmes politiques et sociaux de l'époque. L'article qu'on va lire explique, du point de vue de l'économiste, les causes de cette guerre, et les classe en même temps dans l'ensemble historique

EN janvier 1933, Adolf Hitler a conquis le pouvoir en Allemagne.

Il ne songe point à déclarer la guerre à l'Europe ! Le traité de Versailles ne lui a laissé qu'une petite armée de 100.000 hommes, sans artillerie lourde, ni chars, ni forteresses, et, pour toute flotte de haute mer, trois « cuirassés de poche ». Quelque importance que l'on attribue à ses réserves occultes d'hommes entraînés, d'armes et de munitions, il ne peut songer à se mesurer avec l'armée française ni avec la flotte anglaise.

Sans doute, par protestation contre le désarmement unilatéral de Versailles, il a proclamé le droit de l'Allemagne à l'égalité des armements, mais il en propose tout de suite la limitation.

Ayant bientôt signé avec l'Angleterre un traité de limitation des armements navals, il propose à la France (par l'intermédiaire de M. Eden) un traité semblable pour la limitation des armements terrestres.

En fait, s'il pense toujours à libérer l'Allemagne des chaînes de Versailles, il a d'autres préoccupations plus urgentes :

1^o Il lui faut nourrir 64 millions d'hommes sur un territoire dont la production agricole est insuffisante, et, faute de devises, sans possibilité d'acheter à l'étranger. En pleine paix, il décide le rationnement et la taxation des prix, sachant bien que l'égalité dans les privations est le seul moyen de les rendre supportables ;

2^o Pour éviter la course désordonnée entre les prix et les salaires, il lui faut donner au nouveau Reich une monnaie stable. Comme il n'y a plus d'or dans les caves de la Reichsbank, cette monnaie devra être stable sans couverture métallique. Chimère ! ricangent les économistes classiques ;

3^o Il lui faut remettre au travail 6 millions de chômeurs. Pour cela, il faut entreprendre de vastes travaux publics.

Pour les financer, il faut des capitaux, et le Reich n'en a plus. Qu'à cela ne tienne ! C'est le travail qui crée le capital.

Au lieu de construire l'avenir avec les réserves du passé, un nouveau système bancaire permettra de couvrir les risques par anticipation sur les travaux en cours

Folie ! — crie l'économiste classique, — château de cartes qui va s'écrouler au premier choc !

Au bout de quatre ans, tous les chômeurs ont été résorbés, des travaux civils et surtout militaires ont été exécutés, et les prix intérieurs sont restés stables. Le redressement de l'Allemagne s'accomplit.

4^o Pour ces travaux, il est des matières indispensables que le Reich — même agrandi par les diverses « désannexions » — ne peut pas produire. L'autarcie allemande se révèle impossible. Il faut donc que le Reich reprenne les échanges avec l'extérieur. Mais comment le fera-t-il, s'il n'a point d'or pour régler le solde de sa balance des comptes avec les pays étrangers ?

Le système du troc

Après beaucoup de tâtonnements et d'erreurs, le nouveau Reich organise un système de troc compliqué, prêtant à bien des mécomptes. Mais, comme presque tous les voisins de l'Allemagne et même certains pays d'outre-mer sont aussi dépourvus d'or et acculés aux mêmes difficultés, ils acceptent, faute de mieux, ce système d'échanges ; et voici que, rapidement, le commerce extérieur de l'Allemagne, que l'on avait cru ruiné, reprend un essor inattendu. En 1937, le Reich arrive au troisième rang dans le palmarès du commerce extérieur rédigé par la S.D.N., assez loin derrière l'Angleterre, mais presque sur le même rang que les Etats-Unis et bien avant la France.

Ces sortes de réussites, purement matérielles, ont l'avantage de toucher directement les besoins vitaux de la population. Elles sont ressenties personnellement par chacun et ne prêtent pas à la controverse : l'ancien chômeur qui a retrouvé sa place à l'usine reçoit un salaire élevé, jouit de tous les avantages des assurances sociales, se sent protégé contre tout renvoi arbitraire, et retrouve dans les yeux des siens la confiance et la sécurité. Les usines qui travaillent à plein s'agrandissent et distribuent des dividendes : les revenus du capital augmentent en même temps que ceux du travail, le commerce se ranime, les restrictions à la consommation favorisent l'épargne. L'Etat perçoit sur toutes les transactions les impôts ordinaires, il augmente ses revenus et peut de nouveau emprunter. De proche en proche, toutes les classes se redressent.

Comment boudier un chef qui, en si peu de temps, a opéré un pareil redressement ?

— Hitler en profite pour éliminer les

partis avec lesquels il avait dû composer. Il unifie et centralise l'administration, se fait reconnaître pour chef par la Wehrmacht, à qui il a rendu la conscription.

Alors, profondément convaincu de la faiblesse économique et morale des démocraties, il peut, après le retour de la Sarre, oser « désannexer » l'Autriche et le pays des Sudètes, en même temps qu'il apprend aux trusts allemands à se plier à la discipline du Plan de quatre ans.

L'Allemagne, heureuse de se sentir de nouveau revivre, lui accorde tout ce qu'il demande. Adolf Hitler, en 1933, n'était que le Führer des nazis ; en 1937, il est vraiment le Führer du peuple allemand. Une foi semblable à celle des volontaires de Valmy, désormais est derrière lui et le soutient.

Stupeur de l'Europe

Cependant, l'Europe considère ce rajeunissement de l'Allemagne avec une stupeur inquiète. Si la Raison gouvernait les affaires humaines, les chefs d'Etat auraient convoqué immédiatement une nouvelle Conférence de Londres : on y aurait examiné les méthodes nouvelles et leurs résultats, cherché dans quelle mesure chaque nation pourrait les adapter à ses besoins, et examiné si elles ne pourraient donner à la crise mondiale une solution d'ensemble. Mais la Raison, a dit Anatole France, est une pauvre petite faculté qui ne sert qu'à quelques philosophes et érudits, elle est sans influence sur les gouvernements ni sur les masses. En France, le redressement inattendu de l'Allemagne apparaît tout de suite aux nationalistes comme une menace d'hégémonie, et comment les masses socialistes auraient-elles attendu quelque progrès social d'un parti qui se posait en adversaire de la démocratie ? Regrouper autour de la France, ployant sous le poids d'une armure disproportionnée, tous les anciens alliés de la guerre mondiale apparaît à l'opinion française tout entière l'unique moyen d'assurer une « sécurité » que la nation n'est plus de taille à défendre seule.

Cependant, à Londres, et à New-York, les chefs des trusts et des banques, qui gouvernent les démocraties occidentales par personnes interposées, commencent à s'inquiéter. Ils ont d'abord considéré avec dédain « cette bande d'aventuriers », sans tradition ni expérience bancaire, qui prétendent soustraire leur pays à la tutelle de l'or. Mais quand ils ont vu ces hommes donner à l'Allemagne une monnaie stable sans encaisse-or, remettre toutes les usines au travail sans emprunts étrangers, et quand, enfin, ils retrouvent le concurrent allemand sur tous les marchés internationaux, à son ancienne place, alors une inquiétude s'est réveillée dans leur cœur,

contre ce rival que l'on croyait éliminé et qui, tout à coup, reparait avec des armes nouvelles.

Hommes d'affaires contre hommes d'Etat

Ces hommes ne sont pas seulement des techniciens, habiles à manier les mécanismes délicats de la finance, de la production et des échanges ; ils ne sont pas non plus des experts désintéressés tout prêts à s'incliner devant une technique nouvelle ou une expérience qui a réussi : ce sont des « hommes d'affaires » ; et s'ils ont accepté les soucis et les risques qu'implique la direction des grandes entreprises, c'est pour obtenir en compensation la richesse avec les jouissances et la puissance qu'elle procure.

Jamais on ne leur a dit qu'ils devaient gérer leurs entreprises dans le sens de l'intérêt public ; le seul mandat qu'ils aient reçu, dans le cas très général où ils travaillent avec l'argent d'autrui, c'est d'enrichir leurs actionnaires en s'enrichissant eux-mêmes.

D'ailleurs, la concurrence, qui est le principe et le fondement même de l'économie libérale, veut que l'homme qui s'enrichit soit celui qui livre au consommateur le meilleur produit, en plus grande quantité et au prix le plus bas. Ainsi le profit individuel est d'accord avec l'intérêt général, et la richesse de chacun donne la mesure exacte du service rendu au public.

Sans doute, avec les systèmes des trusts, cartels et autres appareils issus du protectionnisme, il peut arriver qu'un homme s'enrichisse en vendant plus cher un produit moins bon et artificiellement raréfié. Mais cela regarde les législateurs, représentants du peuple, et les fonctionnaires spécialement désignés pour contenir les initiatives privées dans le cadre de l'intérêt général, et payés pour cela. Et l'homme d'affaires sait s'arranger au besoin pour qu'ils n'y regardent pas de trop près. Depuis plus d'un siècle, il en est ainsi dans tous les pays du monde où a pénétré l'énergie mécanique, et l'on ne peut contester que, dans l'ensemble, ce système n'ait donné, à la race blanche tout au moins, un surcroît d'aisance et de bien-être que les générations précédentes n'avaient pas connu.

Ainsi les privilèges des trusts et des banques, consacrés par le temps, apparaissent comme conformes à la nature des choses, tout comme jadis ceux des nobles et du clergé de l'ancien régime.

Suite page 38

Le maréchal Erwin Rommel

Cliquez sur le lien pour voir la suite (PK)





Ainsi commença le second été

Scènes d'une offensive

Quand le printemps a fait place à l'hiver oriental, et que les chemins ont été de nouveau praticables, les Italiens et l'armée du maréchal Rommel ont attaqué en Afrique. L'armée spécialisée du maréchal von Manstein, de concert avec les armées alliées, démolissait le pilier sud du front soviétique, tandis que l'armée de l'air du général Stumpf commençait à pilonner la voie ferrée de Mourmansk et les convois de l'océan Arctique. Chacune de ces actions, prise en particulier, représentait une bataille d'une importance telle que, même si l'on pouvait l'exprimer en chiffres, on ne saurait s'en faire une idée. Pourtant, ce n'étaient là que les préludes du drame qui débutait, en même temps, dans le secteur méridional du front central de l'est : la formidable percée de 1942. Elle a rassemblé des armées de troupes fraîches et de jeunes soldats, des armes nouvelles ont servi, une stratégie et des tactiques tirées de l'expérience antérieure ont été éprouvées. « Signal » avait envoyé ses correspondants de guerre auprès de l'artillerie, qui ouvrit le feu, auprès des unités blindées, qui donnèrent l'assaut, auprès de l'infanterie, qui poursuivait l'ennemi. Voici un premier aperçu de l'ensemble des événements

Reportage photographique des correspondants de guerre Arthur Grimm et Hanns Hubmann (PK). Texte du correspondant de guerre Hubert Neumann (PK).

A l'Est, avec la division d'infanterie «Grande-Allemagne»

« Encore trois minutes », dit l'aide de camp, en accrochant sa montre à la jumelle périscope. Avec sa chaîne d'argent qui bruissait en frôlant le métal gris, elle avait l'air de quelque vieux bijou de famille égaré dans un monde étrange. Dans l'atmosphère diffuse de l'aube où les sons s'amplifient, son tic tac semblait un lointain bruit de marteau. Le temps s'éternisait entre les secondes. Accoudés sur le rebord du trou creusé dans le sol calcaire au sommet de la butte, nous restions à l'écoute. Il devait être exactement 2 h. 12.

Dans de tels moments, l'obscurité devient transparente, les visages déposent leur masque, les muscles jouent librement, les traits crispés se détendent et reflètent, suivant les caractères, l'émotion ou l'indifférence. Nous étions quatre, entassés au poste B. Nos épaules se touchaient et nos haleines mêlées flottaient comme un lambeau de brume. Nul ne disait mot. Les regards épiaient le terrain, champs vallonnés coupés de bois, où se traçait la ligne du front. Rien ne la décelait, mais l'imagination la peuplait de visions. Le regard tendu vers le lointain, le commandant semblait suivre les péripéties d'une action sur cette étendue où régnait un silence inquiétant. Il avait été à Verdun et, vingt-cinq ans plus tard, à Dunkerque. Le soir, sous la tente, il lisait Goethe et aimait les entretiens philosophiques. La mâchoire tendue par l'émotion, sa lèvre glabre et forte découvrait des dents larges et saines. On le sentait vibrant de tous ses nerfs, empoigné par la situation. La fièvre qui le tenait depuis deux jours, et contre laquelle il s'était fait faire une injection, semblait l'avoir quitté, comme cédant aux sombres puissances qui

s'apprêtaient à se déchaîner. Soudain, il se tourna vers le sous-officier qui maniait la jumelle. Un vague sourire se joua sous les sourcils touffus, et il eut un geste inachevé à l'adresse de l'homme, comme s'il eût voulu serrer la main d'un brave camarade. Mais le sous-officier était trop occupé à braquer la jumelle vers tous les points de l'horizon. Ses doigts maniaient nerveusement l'instrument, et même dans l'étroit espace on sentait la force concentrée de ses muscles.

Seul, l'officier adjoint, lieutenant de vingt-quatre ans, originaire du Palatinat et qui avait déjà sept ans de service, semblait indifférent à la gravité de la minute. Il examinait le plan de tir, dont les chiffres et les signes se couvraient à chaque mouvement d'une pluie de sable. A le voir plongé dans son étude, on eût dit qu'il répétait quelque cours d'université. De temps en temps, il tirait une bouffée de son cigare qu'il maniait délicatement pour éviter de faire tomber la cendre qui s'allongeait en belle colonne grise. Il voulait devenir chimiste, mais la guerre l'avait obligé à s'occuper de canons. Il ne savait que par ouï-dire ce qui se passait dans les salles de cours. Les chefs des trois batteries, avec lesquels il communiquait par téléphone et sans fil, avaient eu le même sort. Ils appartenaient à une génération élevée dans le métier militaire, et qui suivait cette carrière avec un entrain juvénile.

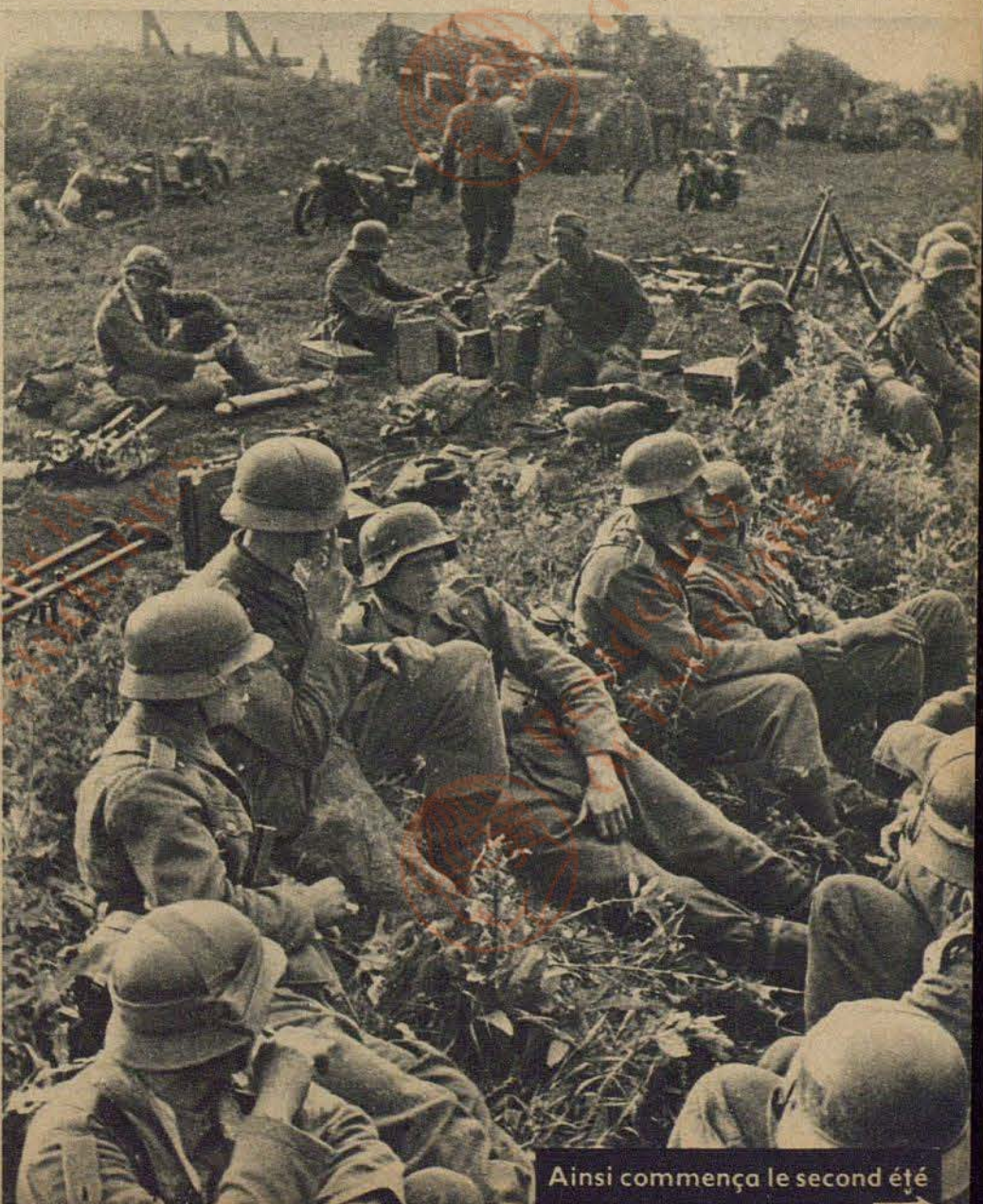
La brume légère qui traînait à l'horizon commençait à se teinter de rose. Le tic tac de la montre parut s'accélérer. Des milliers, des centaines de milliers de soldats, tapis à droite et à gauche dans les tranchées, l'arme au poing, furent saisis par cette première lueur. Si faible fût-elle encore, elle leur signalait que le premier objectif était atteint, vers lequel ils avaient dû faire près de deux mille kilomètres... Ils avaient traversé des villages allemands, les forêts de chênes qui couvrent l'est, des champs parsemés



AINSI COMMENÇA LE SECOND ÉTÉ

Un nombre incalculable de chars se sont rassemblés derrière la percée, tout près de l'ennemi, et attendent l'ordre d'attaquer. Aussi loin que la jumelle peut porter, on examine le terrain.

Une formidable préparation d'artillerie, accompagnée de folles attaques des Stukas, prélude au premier choc à travers les lignes soviétiques, au sud-est de Koursk. L'infanterie, massée sur ses positions, attend l'heure H, qui va être, pour beaucoup, le baptême du feu.



« Changement de position! En avant! » Aidés de camarades allemands, des artilleurs italiens mettent un canon de 105 en ordre de marche pour changer de position, à l'est de Tobrouk. Cliché du correspondant de guerre Lachmann (PK).

Ainsi commença le second été

Ainsi commença le second été

de fleurs ; jour et nuit, sous la pluie, dans la poussière, sous le grondement des avions ennemis, travaillés par d'incertains espoirs, ils étaient enfin parvenus à ce point où le destin les attendait, à cette bande de terre, à cette heure que les ordres secrets appelaient l'heure YZ.

« Encore une demi-minute », dit l'aide de camp, levant les yeux de sa carte. On eût dit que, sur la montre, la trotteuse galopait plus vite. Et déjà s'ouvrait la nouvelle phase.

Baptême du feu

Une salve raya l'horizon de traits rouges. La terre trembla. Son frémissement éveilla chez les hommes un désir intense de se raccrocher à on ne sait quoi. Mais l'esprit des catastrophes, qui s'était éveillé à la seconde où des centaines de canons, d'obusiers écrasaient le silence, ne devait pas tarder à se dissiper. Il jouait seulement le rôle de l'importun qui met fin, dans une réunion, à une tension insupportable. A la cinquième salve, le sang-froid était revenu et les craquements des grenades n'étaient plus pour les combattants qu'un rythme sauvage, la mesure d'une mort qui n'était pas pour nous, mais nous préparait la voie.

Les fantassins étaient encore entassés dans les tranchées, les corps pressés comme les fruits des champs dans un silo. Ils s'étaient glissés prudemment, les nuits précédentes, vers les points où l'ennemi supposait seulement la présence de faibles effectifs de défense. L'étoffe des uniformes tout neufs portait encore sa bourre de laine, la couche de peinture grise qui recouvrait les casques n'était pas écaillée, les crosses intactes et le métal des fusils luisaient de graisse. Les camarades des autres divisions, qui allaient être officiellement relevés dans un instant, avaient perdu tout ce vernis pendant les douze mois de la campagne de l'est. On pouvait bien les reconnaître au drap usé de leurs uniformes rapiécés et déteints sous les intempéries. On les reconnaissait aussi à leurs visages creusés, à leur calme. Durant le jour, alors qu'il était défendu de lever la tête hors des tranchées, ils avaient sans doute donné tel ou tel conseil aux bleus, pensant qu'il pourrait leur être utile. Maintenant, ils se taisaient et écoutaient l'éclatement des obus, se courbant parfois quand s'égare vers eux quelque grenade.

— Ils fichent le camp ! dit enfin un caporal.

Cette phrase laconique exprimait la pensée qui, depuis trente minutes, s'imposait. Aux premiers hurlements de notre artillerie, le sang s'était figé dans les veines, chacun se demandait si l'ennemi riposterait. Mais, à mesure que les gerbes de feu ravageaient les hauteurs où se terraient les Soviétiques, renaissait l'ivresse triomphante qui dilate le cœur et fait taire les craintes : les batteries de l'adversaire se taisaient, la surprise avait réussi. Peu importaient les quelques éclats de grenades qui s'éparpillaient vers nous, faisant jaillir l'argile. Elles étaient lancées d'une main incertaine qu'égarait la nervosité.

Puis le vacarme se tut, brève minute au vol silencieux et d'un effet inquiétant. A peine le temps de jeter une pierre. Déjà, des oiseaux qui ressemblent aux rossignols s'élèvent dans l'air et chantent au-dessus de nous. Nous les apercevons, se profilant sur

Suite page 14

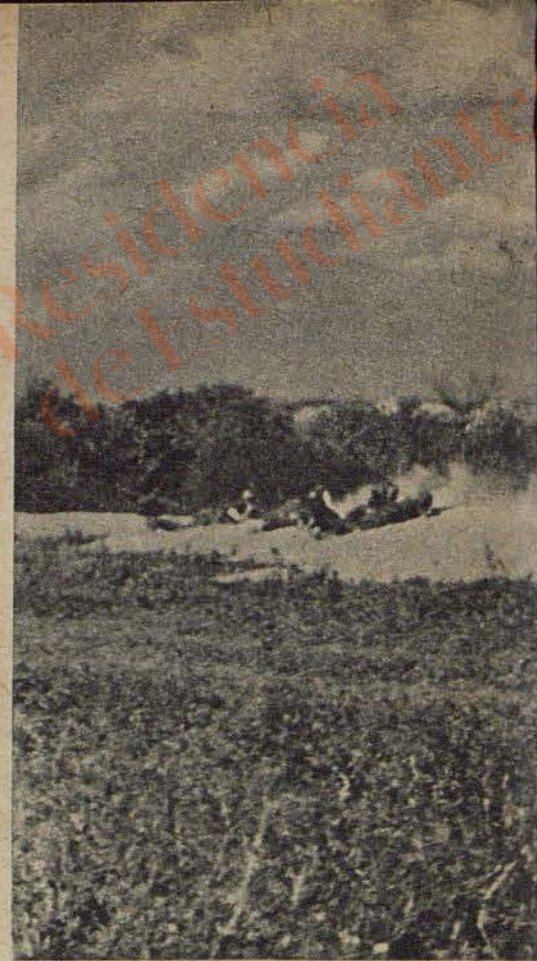


AU PREMIER OBSTACLE *Quelque chose à l'avant. Les blindés doivent attendre. Devant eux se creuse une longue tranchée antichars.*



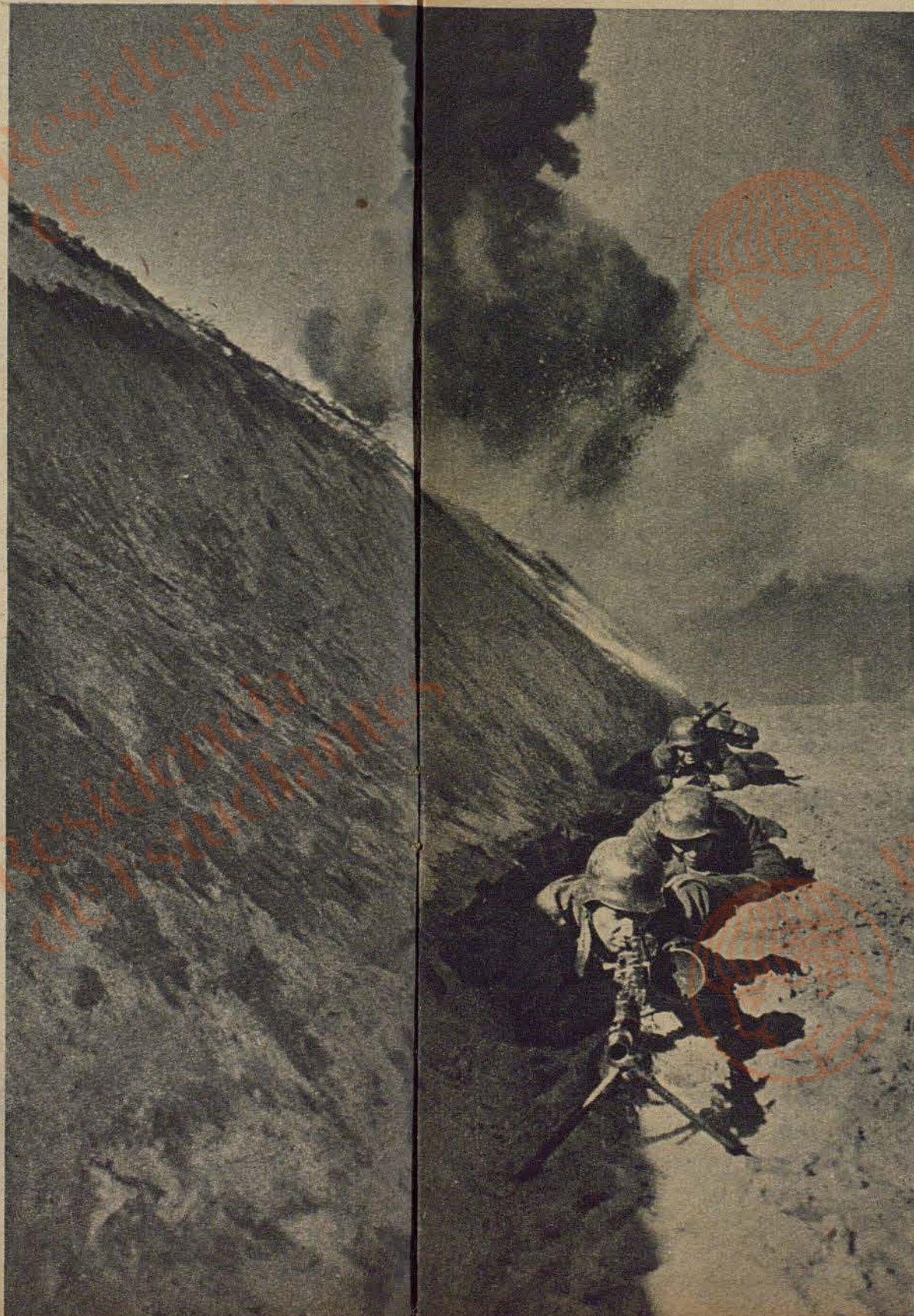
↑ *Devant le char de pointe : les soldats du génie affectés aux unités blindées s'avancent sous la protection d'un brouillard artificiel. Deux tâches leur incombent :*

le terrain qui s'étend devant la tranchée est parsemé de mines qu'ils doivent désamorcer ; ensuite, ils vont s'attaquer à la tranchée elle-même ↓



LA TRANCHEE ANTI CHARS EST PRISE

Une première mitrailleuse est au bord de la tranchée ; auparavant, il a fallu aux mortiers, à l'artillerie, aux lance-flammes et aux chars eux-mêmes plus d'une heure de combat pour nettoyer le fossé de l'ennemi qui l'occupait, et que les mitrailleuses tiennent maintenant sous leur feu.



↑ *L'infanterie est dans la tranchée. Dans un coin, la tranchée est encore défendue par des balayeurs de tranchées, armes qui prennent d'enfilade le fond du fossé. Pendant que les soldats tiennent en échec la mitrailleuse ennemie, la paroi, en arrière, vole en éclats : les pionniers l'ont fait sauter.*

↓ *L'explosion a soulevé plusieurs tonnes de terre qui s'est accumulée dans la tranchée, formant pont. Le terrain n'est plus impraticable aux chars. Les chars avancent sur le déblai.*



Ainsi commença le second été

Ainsi commença le second été

les colonnes de fumée qui donnent à l'orient un aspect orageux. Il fait déjà assez clair pour permettre de distinguer le vert des prairies de celui des cimes. A l'horizon, que le soleil n'a pas encore atteint, se dessine la silhouette d'un Fokke Wulf, annonçant l'approche des Stukas. Les sapeurs pénètrent déjà dans le réseau des barbelés aux pointes rouillées, poussant devant eux des lattes auxquelles pendent, par grappes, des grenades à main. Eventrant cette brousaille avec d'affreux hurlements, elles fraient une étroite chicane où le danger souterrain demeure sournois, à l'affût ! Mais les mines, détritiques du « no man's land », sautent. Malgré le vent aigre, les hommes transpirent en progressant. Le passage est libre lorsque les premiers Ju 87, quittant soudain leur formation de marche, piquent au hurlement de leurs sirènes et quand leurs premières bombes éclatent sur les hauteurs. Il n'est pas encore trois heures.

L'attaque

Une heure plus tard, ce début de l'offensive n'est plus qu'un vague souvenir. Nous sommes à la poursuite de l'ennemi, sur les hauteurs auxquelles il s'est cramponné, trébuchant sur des ruines récentes, et suivant la route qui s'allonge toute droite vers l'est. Nous obéissons à la tactique prescrite, mais plus encore à la fièvre qui nous empoigne et à la nature de la guerre. Il n'y a pas de forme de combat à laquelle se livre avec plus de passion le soldat que la poursuite. L'ivresse qui saisit le vainqueur sur le champ de bataille s'y donne libre carrière.

L'offensive bat son plein, l'air est lourd de sueur humaine, d'échappements de moteurs ; le soleil brille au-dessus de nos têtes sans nous aveugler.

Le régiment d'infanterie, monté à l'assaut des hauteurs, se composait pour une grande partie de tout jeunes gens de 18 à 22 ans. Ils avaient appris tous les détails de l'assaut, du corps à corps, mais ils n'avaient encore jamais entendu les balles bourdonner autour d'eux. Aussi ces 500 mètres ont-ils été pour eux les plus pénibles de la journée, parce qu'ils menaient vers l'inconnu. Maintenant, ils ont repris leurs formations de combat, les mitrailleuses et leurs munitions rejetées sur l'épaule ; l'angoisse qui pèse sur tous ceux qui, pour la première fois, se trouvent pris dans le cercle mortel des tirs est dissipée. Les traits crispés par l'acharnement de la lutte se détendent. Dans ces parages, où la blessure et la mort sont plus certaines que sur les paisibles routes du monde, cet acharnement même confère à ceux qui affrontent le danger la faculté d'enregistrer une foule d'impressions sans en sentir le choc. Seul compte le moment, seul il retient l'attention. Et, calmés, les soldats traversent les villages incendiés où l'air empesté et où les huttes de glaise achèvent de se consumer ; le regard fixe, ils avancent sans se détourner pour ne pas trop songer à ceux qui sont tombés devant les derniers blockhaus. Les pertes n'auraient pu être plus faibles, mais quelle affliction ne laissent-elles pas, cependant, au cœur de ceux qui ont perdu le compagnon de tente ou le meilleur camarade de la compagnie ! Mais, poursuivant leur route, les soldats songent peu à peu que, maintenant, ils ne doivent plus penser qu'au succès remporté, d'autant plus grand que le nombre des victimes est plus petit.

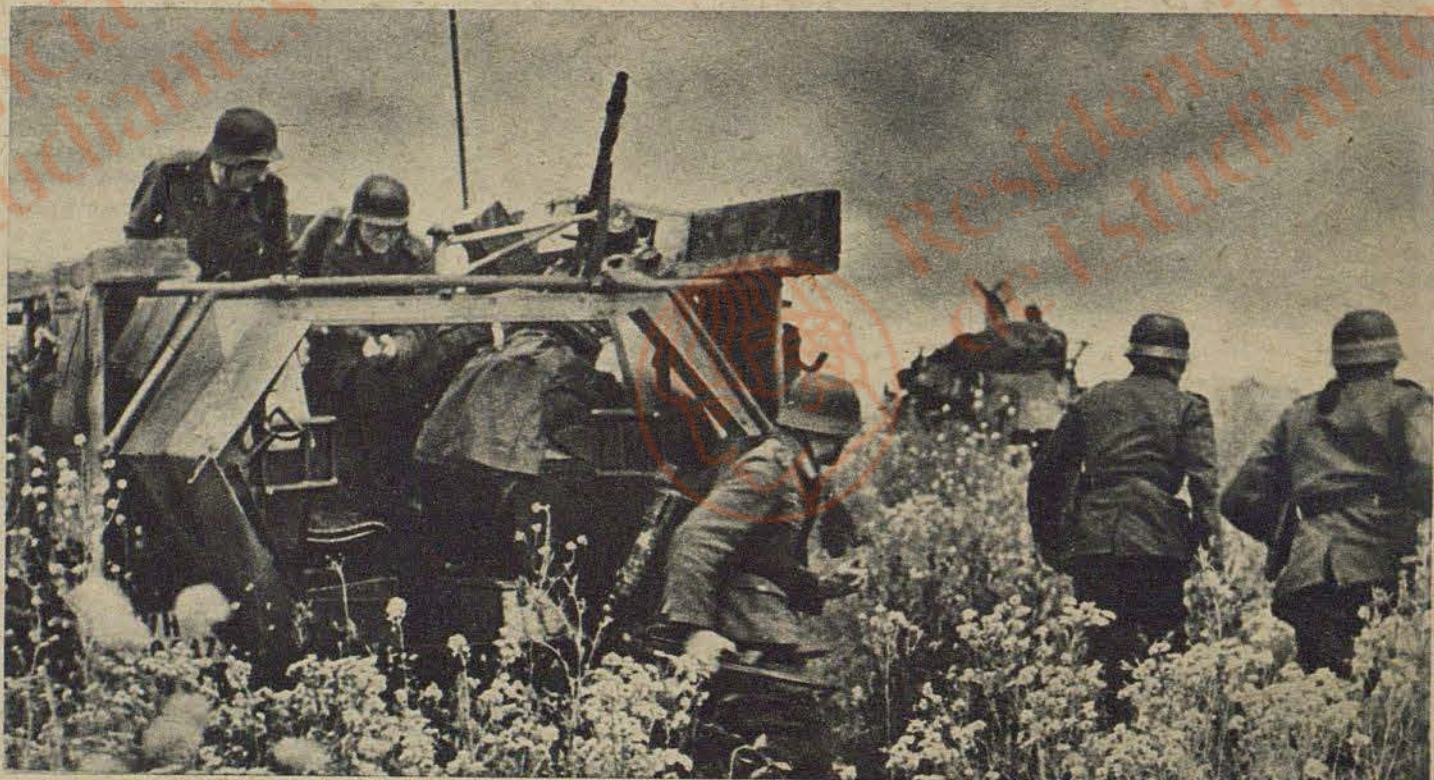
Suite page 16



D'ABORD LES CHASSEURS DES UNITES BLINDEES...

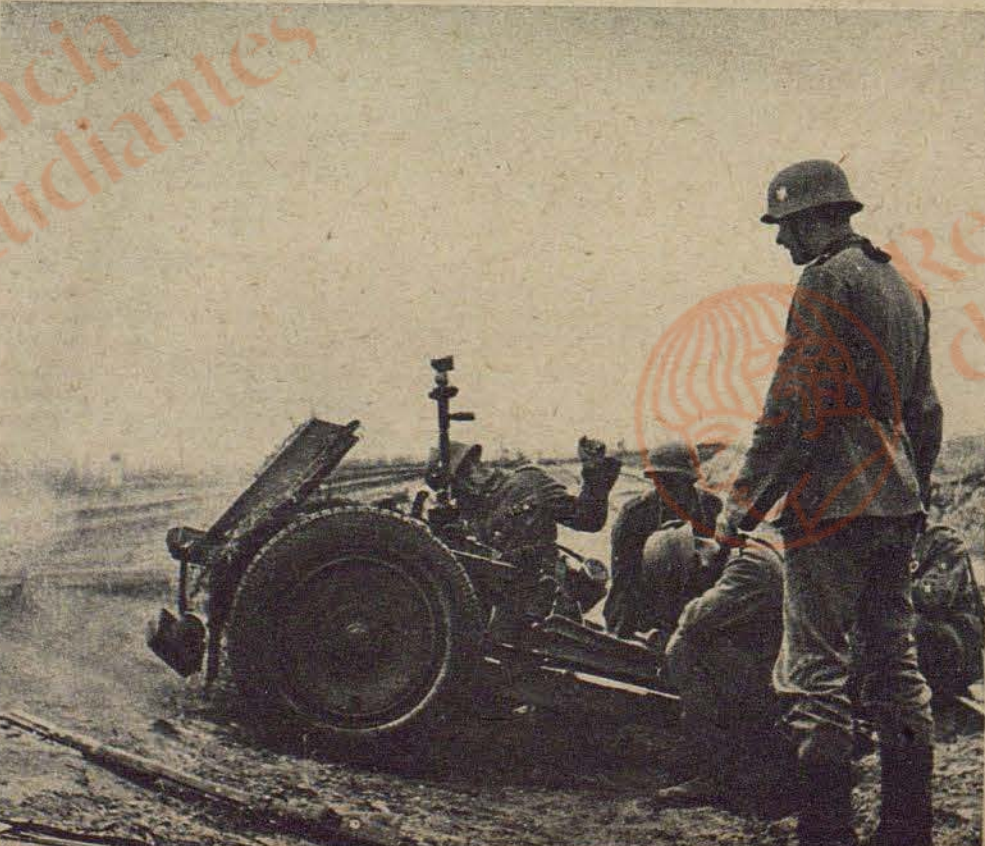
Sur les voitures de transport blindées, chasseurs et pionniers d'accompagnement suivent les chars. Troupes spéciales, ils interviennent quand les chars se heurtent à un obstacle que seule l'infanterie peut neutraliser.

Ils descendent entre les chars, se déploient en tirailleurs (photo ci-dessous), et nettoient des derniers ennemis les abords d'un village que le feu des chars vient d'incendier. (Photo de droite.)



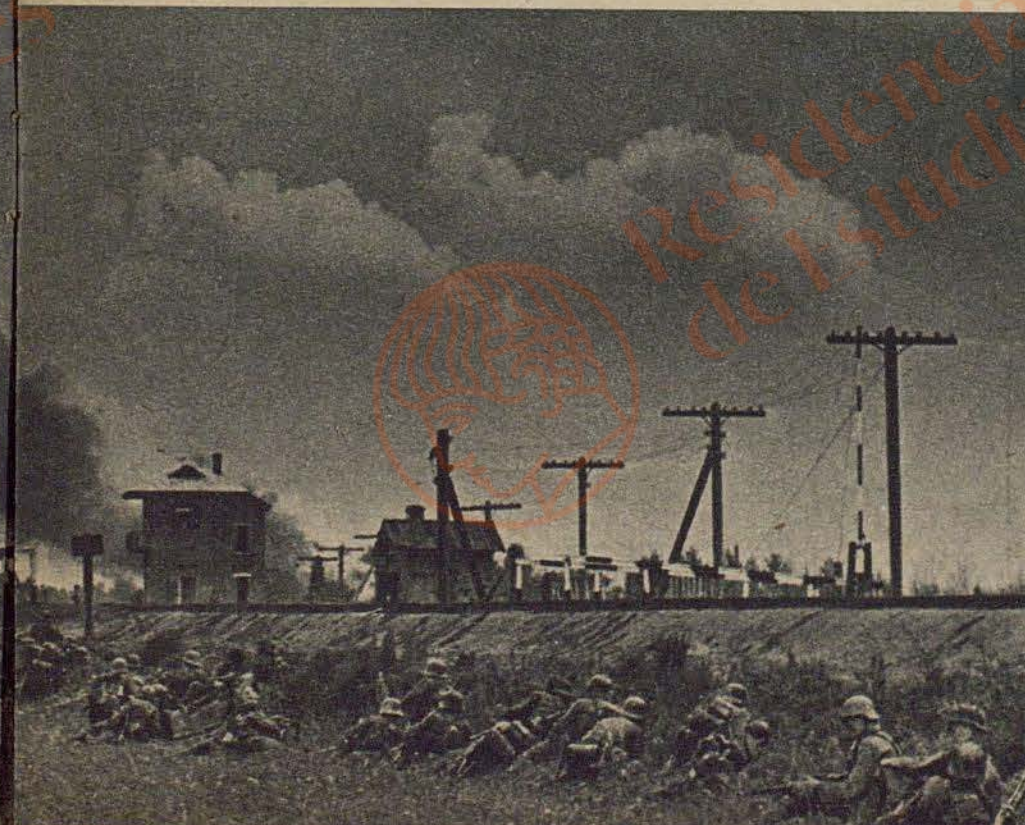
... PUIS L'INFANTERIE

Le canon antichars se trouve en un point stratégique très important, sur la double voie ferrée qui va de Moscou vers le sud, par Voronej. Il détruit les nids de mitrailleuses.



Entre temps, l'infanterie s'est avancée sur un large front vers la voie ferrée, et attend l'instant où les canons antichars et l'artillerie auront préparé le passage.

Le moment est venu : les bottes des premiers éléments de mitrailleurs piétinent les traverses. La ligne de chemin de fer est conquise. Désormais, tous les transports soviétiques vers le sud devront faire un formidable détour, en empruntant des voies à faible rendement.



Ainsi commença le second été

Ainsi commença le second été

Au bord du chemin, sur l'herbe piétinée, des prisonniers sont assis. Aucun détachement ne s'est encore présenté pour les ramener vers l'arrière. Ils sont par trois ou quatre, seuls survivants échappés à la grêle des projectiles qui ont déchié leurs abris; la boue des explosions colle à leurs uniformes bruns. On dirait, tant ils sont pâles, qu'ils ont longtemps vécu dans des cachots. Ils se tiennent immobiles. Seul, l'un d'eux, face ronde et mal rasée, rit d'un rire rauque et montrant un tas de fusils brisés, crie de temps à autre: «Bolchevism ka-putt!», en se frappant le genou de la main gauche. Le bras droit, sanglant, pend inerte.

Tout ce qui se tenait coi, en attendant l'heure de l'attaque, s'agite maintenant. Les colonnes de machines, pareilles à des forêts en marche, sous le camouflage de bouleaux et de saules, s'avancent. Et cette masse, avec ses remous, déferle sur la campagne comme une inondation.

Ponts

Aucune route n'offre d'obstacle pouvant servir à l'ennemi. Les voitures qui surviennent suivent les chemins les plus impraticables. Sur de hauts escarpements, elles broient la glèbe durcie par la chaleur et dont les mottes crépitent contre les pare-boue comme de la pierre. Elles franchissent les ravines creusées par la pluie, se fraient une voie à travers les sables, escaladent les pentes. Parfois, la tête de la colonne prend un raccourci à travers champs. Les chars semblent sombrer dans une mer d'épis; toute la colonne emprunte intrépidement leur sillage. L'eau bout dans les radiateurs, mais la marche ne souffre pas de retard. Sur le sol tassé, les troupes progressent sans résistance. Seuls les pieds refusent parfois le service.

Les formations rapides ne laissent pas aux Russes le temps de reprendre haleine. Les ponts n'étaient d'abord que de légères passerelles en bois, capables tout au plus de porter une brouette de paysan. Au besoin, l'infanterie pouvait y passer pour franchir des ruisseaux de dix à quinze mètres, mais non les lourdes unités blindées. Il y avait ainsi chaque jour un ou deux passages à franchir où les troupes s'aggloméraient en formidables embouteillages. Les masses s'entassaient avant que l'on eût pu l'éviter. Sans doute, les formations de pontonniers étaient en avant et avaient immédiatement commencé leurs travaux. Leurs vedettes stoppaient tout ce qui voulait descendre la berge. Mais les véhicules se suivaient comme les maillons d'une chaîne, et quand la première voiture freinait, le mouvement se propageait à l'infini. Sur des kilomètres, voitures, tracteurs, canons, véhicules du train et cuisines roulantes s'entassaient.

Plus les colonnes, dont les subdivisions forment des unités autonomes, sont éloignées de l'obstacle, moins elles peuvent en deviner la nature. Elles se glissent alors dans les intervalles et, arrivées en vue du ruisseau, s'établissent parallèlement aux groupes qui, déjà, attendent. La bataille moderne ne groupe pas de masses sur un étroit espace. C'est au passage d'un cours d'eau que l'on peut voir réuni le plus grand nombre de troupes.

L'observateur enclin aux visions

Suite page 18

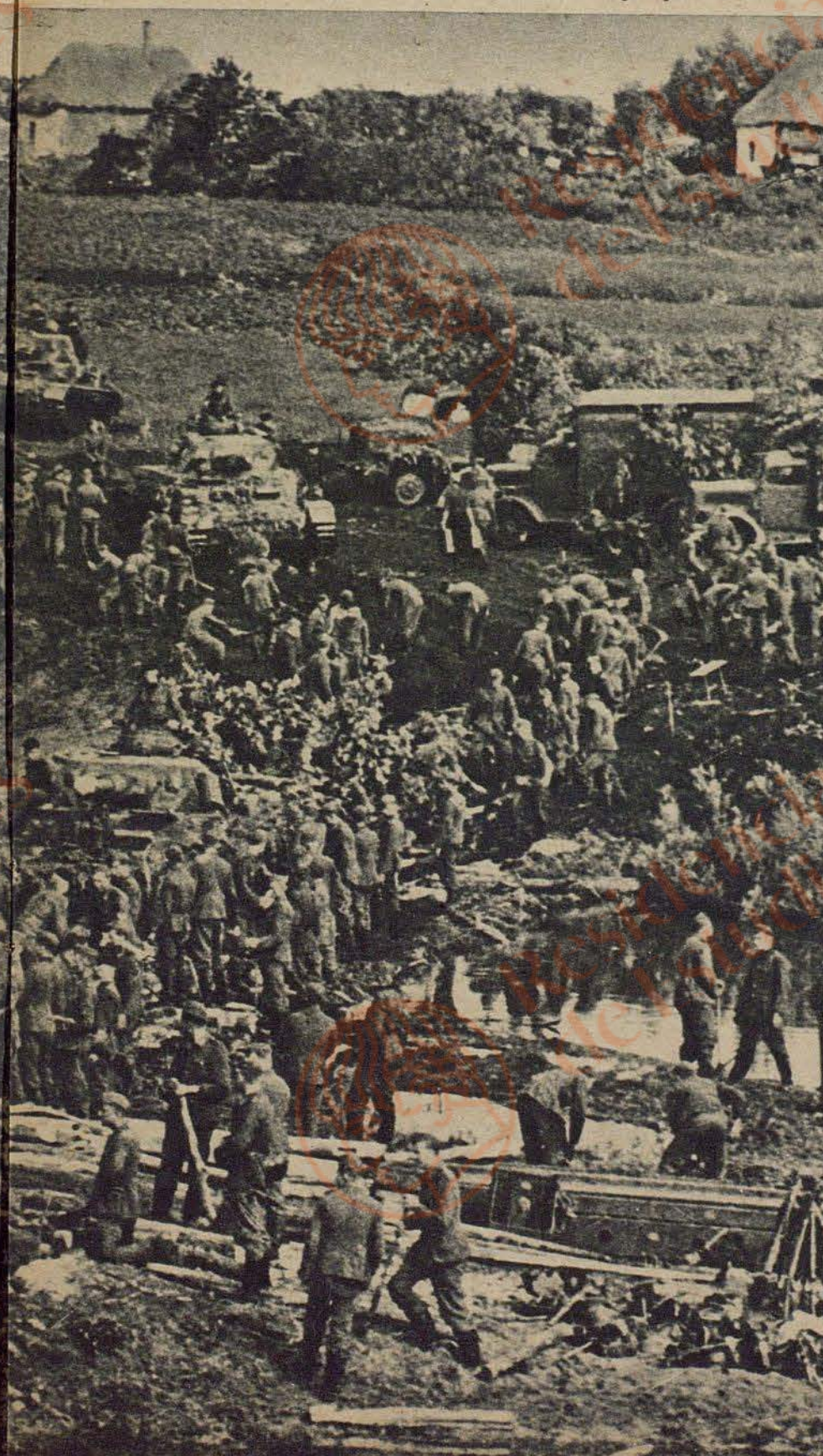
LA BATAILLE DES CHARS

La photo, prise par la fente de visée d'un char, saisit, pour la première fois, l'instant où une section de chars traverse le barrage des Soviétiques et ouvre à l'attaque le vaste espace qui est au delà.



PROGRESSION

Cette photo, prise au bord d'un ruisseau marécageux, montre avec quelle rapidité la progression s'accomplit. Il a fallu une heure de travail au génie afin de construire un passage pour les premiers chars. Les unités qui suivent escaladent la pente et sont déjà à plusieurs kilomètres.



RAVITAILLEMENT

Cette route de ravitaillement, sur laquelle on vient de transporter des vedettes, a été ouverte de la manière suivante: une colonne des chars de pointe a traversé, il y a quelques heures, un immense champ de blé. Les éléments d'accompagnement des chars, les colonnes chargées de construire les têtes de pont et les unités motorisées ont suivi la double trace des chenilles. La piste est maintenant devenue une voie large et ferme, couverte de paille: la route du ravitaillement est prête.



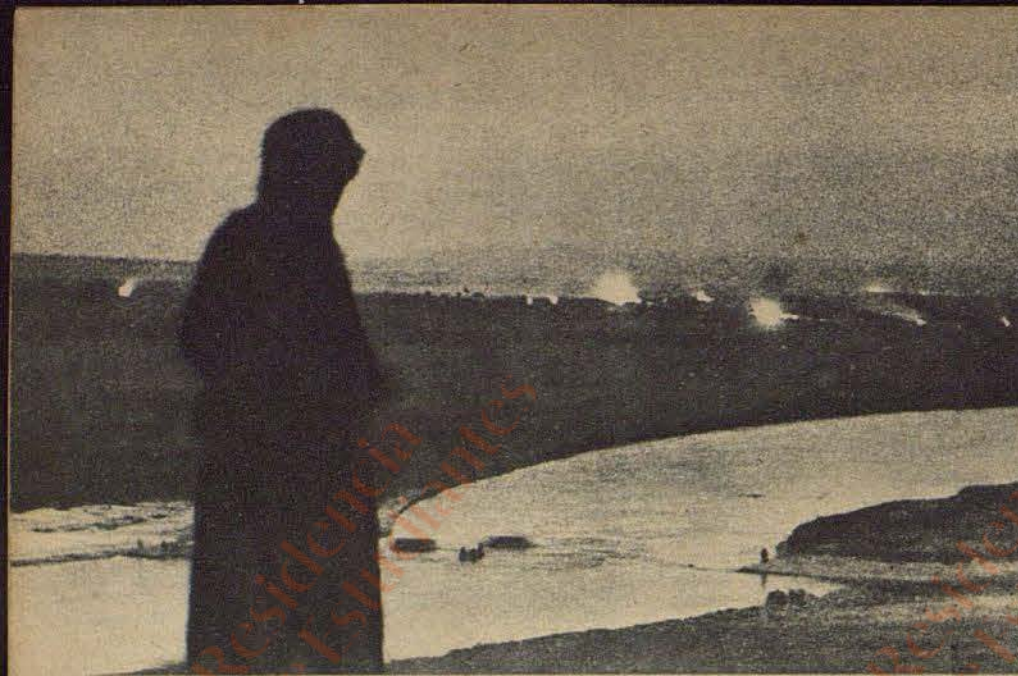
PERCÉE

Une section d'avant-garde passe avec fracas sur un pont de fortune que le génie a construit dans la nuit, en se servant des matériaux d'un pont de chemin de fer détruit.

La relève dans une bataille moderne: des chars dépassent une pointe d'infanterie qui a fait un prisonnier. Les soldats le montrent en riant: c'est une poule.



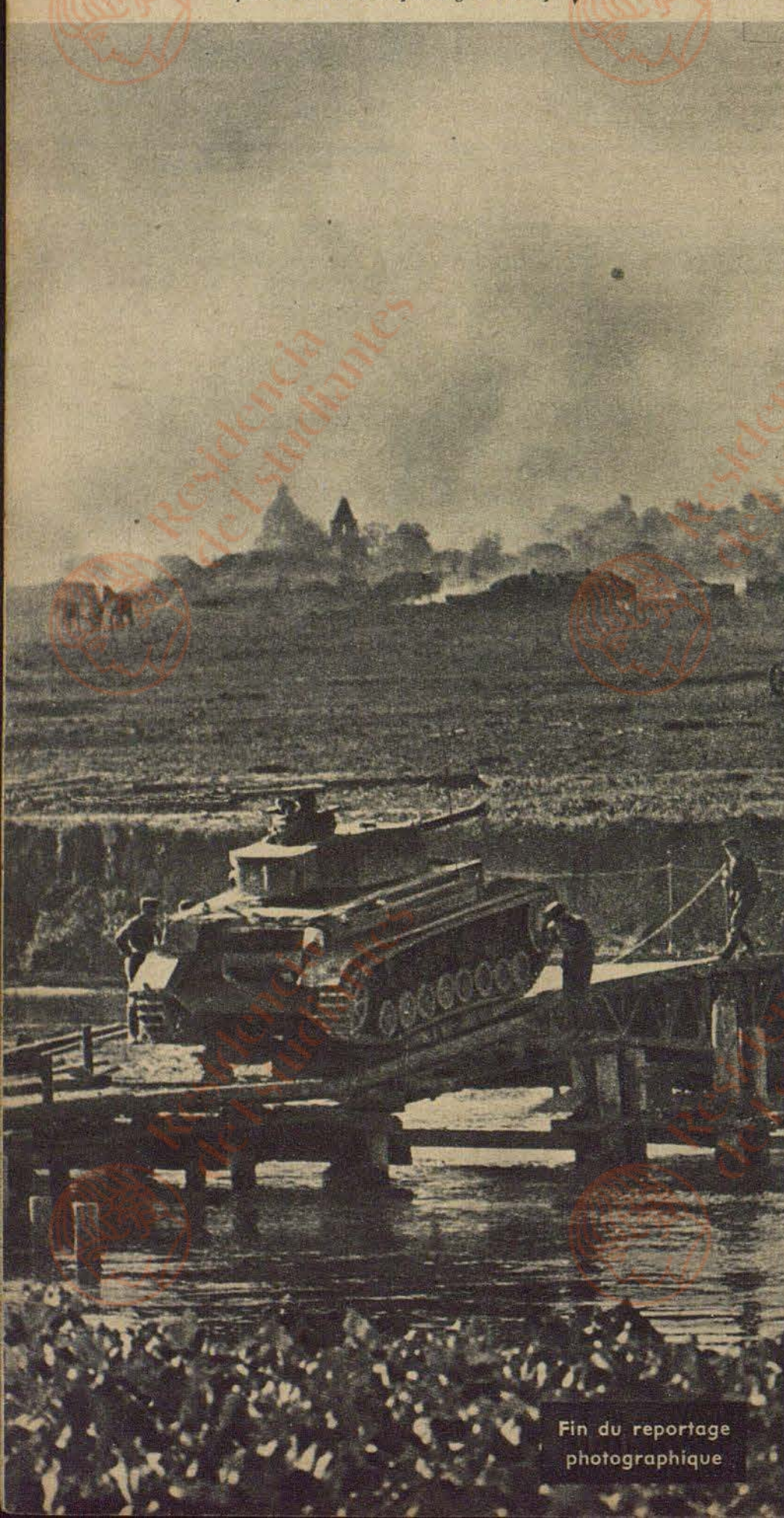
Ainsi commença le second été



LE PREMIER BUT ATTEINT

Dans la lueur du crépuscule, on aperçoit le Don, devant les premiers chars. Les premiers bateaux pneumatiques traversent le fleuve. A l'arrière-plan, on voit brûler les faubourgs de Voronej.

Le lendemain, le premier pont pour les chars est construit. Voronej est aux mains des Allemands.



Ainsi commença le second été

diaboliques s'imaginent un pandémonium où les démons insufflent la furie à la ruée des troupes. Si l'on a vu de tels moments, on ne saurait nier qu'il existe des imppondérables : le chef du plus petit détachement considère de tels retards comme un malheur personnel, convaincu qu'on devrait le laisser passer, coûte que coûte, lui et rien que lui. Si des hommes qui, dans le combat, sont le calme même, réagissent ainsi, ce n'est pas par égoïsme, ni parce qu'ils ne comprennent pas les difficultés que rencontrent les pontonniers. Ils sont simplement la proie de cet instinct élémentaire qui est le moral même de tous les vainqueurs, et qui veut qu'on s'accroche à l'ennemi pour rester là où se jouent les décisions.

Les sapeurs savent cela, et leurs officiers sont des hommes résolus. Ceux qui veulent quand même s'approcher sont accueillis avec ce que le vocabulaire des cours de caserne connaît de plus joli... Rapidement, les officiers du génie font le nécessaire, amènent au premier rang la Flak, règlent l'ordre de formation des colonnes et veillent sur leurs hommes. Nus et plongés dans la vase jusqu'à la poitrine, ceux-ci préparent le passage. Les étais dont on dispose pour appuyer le tablier du pont ne suffisent pas et aucun arbre n'est en vue. En quelques minutes, une charge d'explosif fait sauter une maison abandonnée, dont les poutres s'abattent en tas. Les mains ensanglantées, les sapeurs enfoncent les poutrelles crevassées dans la vase de la rive. Le tablier de planches et de rondins, assemblés grossièrement avec des cordes et des clous, vacille encore sur son pilotis, mal ancré sur l'autre rive. Pourtant, un adjudant crie au capitaine : « La formation antichars peut passer. Nous tiendrons ! » Et le capitaine donne le passage libre, car les premières lignes réclament d'urgence la Flak. Prudemment, la première pièce monte sur le pont, dont vingt hommes, de leurs épaules, soutiennent le tablier branlant. Et toute la compagnie passe. Puis les sapeurs achèvent la construction jusqu'à ce que le pont ait la force portative prescrite.

Les bâtisseurs de pont s'éloignent enfin avec les colonnes, après avoir enfoncé dans le sol un piquet portant une planchette sur laquelle ils ont inscrit au crayon bleu le nom de leur capitaine.

Viennent enfin les voitures chargées des énormes pontons, destinés au passage des grands fleuves.

La conquête du village

Lorsque la rencontre avec les chars de combat soviétiques fut terminée, le bourg de G... se trouva en arrière du front. La localité était importante à cause de sa gare de marchandises et parce qu'elle formait saillant dans nos lignes. Les débris de dix-huit chars ennemis, colosses d'acier du type 34, fumaient encore. Les vingt-deux autres, qui avaient échappé à nos projectiles, reviendraient-ils à la charge ou se retireraient-ils avec les bataillons de tirailleurs ? Du haut du toit de chaume d'une grange, le regard plongeait dans les ruelles de la bourgade, mais on ne pouvait distinguer exactement ce qui se préparait dans la fourmillière.

La matinée passa lentement. L'air était brûlant. Les troupes campaient comme une caravane. Les uns dormaient, assommés par la fatigue ; d'autres, appuyés à une voiture, écrivaient

de courtes lettres ; quelques-uns commençaient une partie de cartes. Sauf le grondement monotone des batteries tapies derrière les collines, c'était une sorte de calme.

Soudain, branle-bas. Vacarme de gamelles et de bidons, embrayage des moteurs. Mais voilà qu'un nouvel ordre survient : « Laissez les voitures ! » Les compagnies se réunissent dans le ravin derrière le kolkhose. On y parvient, sans être aperçu de l'ennemi, en suivant un chemin creux. Dans le champ de blé noir, les yeux révoltés, quelques morts sont étendus. Ils sont peu nombreux, la plupart des assaillants ont brûlé dans leurs machines. Nous dépassons un peloton de mitrailleurs, auquel s'est joint un prisonnier qui parle allemand. Il a l'accent de la Souabe et fait de sa femme une description dont les soldats se tordent... Quelques grenades russes s'égaillent au delà de la sente et éclatent... cent mètres trop loin. Nous suivons sans encombre ce sentier qui nous sert à la fois de route et d'abri.

L'offensive dure depuis quatre jours déjà. Malgré les averses qui alternent avec une chaleur cuisante, nous avons déjà fait cent trente kilomètres depuis notre base de départ. C'est du moins ce que nous dit la carte, car nous avons perdu tout sentiment des distances. Il nous semble que nous marchons depuis des mois dans un espace sans contours. Et, de même que l'aiguille de la boussole est devenue folle sous l'effet des champs magnétiques aux environs de Koursk, notre faculté de penser par fractions de temps s'est brouillée. Un effort physique incessant, le danger permanent et une vigilance presque animale de tous les instants, enfin une espèce d'annulation de tous les besoins, imposée par les circonstances, ont fini par faire fondre les hommes. Au début de l'offensive, bon nombre de soldats avaient l'aspect juvénile, maintenant ils sont d'un âge indéfinissable. Mêmes réflexes, même allure, même rythme. Ils se ressemblent tous, comme les hommes d'un même poste.

La sente se termine brusquement en s'élargissant sur le côté. C'est là que s'entasse le bataillon. Casque en tête, grenade à manche au ceinturon, bandes de cartouches suspendues en guirlandes, les voltigeurs, dans les champs, ressemblent à des champignons noirs au milieu des blanches marguerites. Que de fois ne se sont-ils pas préparés ainsi à l'assaut d'un village ! Ce n'était pas nouveau. Le combat prend toujours les mêmes formes quand on se trouve au corps à corps. La tactique et ses moyens peuvent se développer, cela ne changera rien aux règles élémentaires qui gouvernent l'homme à l'assaut.

Le mugissement des Stukas se rapproche. Le groupe se divise en escadrilles qui évoluent au-dessus du but. L'éclatement des projectiles de la D.C.A. soviétique parseme le ciel de petits nuages, de petites taches grises. Les séries de bombes sifflent dans l'air comme le claquement d'un fouet cyclopéen. Des cataractes de vitres brisées, semble-t-il, suivent les lourdes détonations. Nous éprouvons pour les aviateurs une gratitude naïve et pour ainsi dire collective. Aide précieuse, ils balaient les routes que nous devons conquérir.

Suite page 27

Une des routes vers l'Est

Cliché du correspondant de guerre Bülow (PK).

La lutte pour une rue. Des canons antichars allemands parent une attaque soviétique. Cliché du reporter-photographe Emil Grimm † (PK).

Fin du reportage photographique









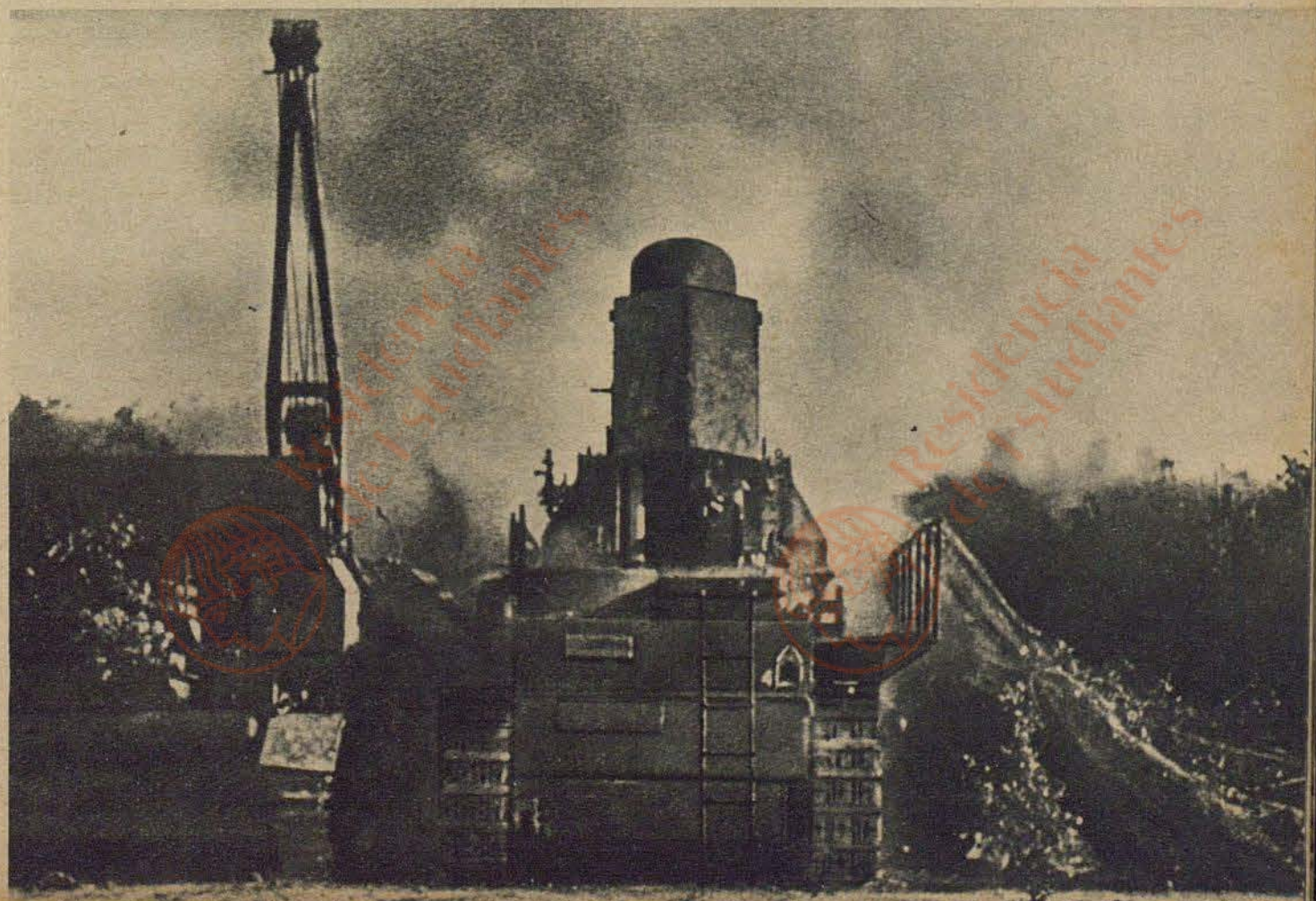
Thor est un dieu de la mythologie germanique. Sous son marteau gigantesque, tonnerre et éclairs jaillissent des sombres nuées. «Thor» est le nom de ce nouveau mortier allemand qui parla pour la première fois devant Sébastopol.

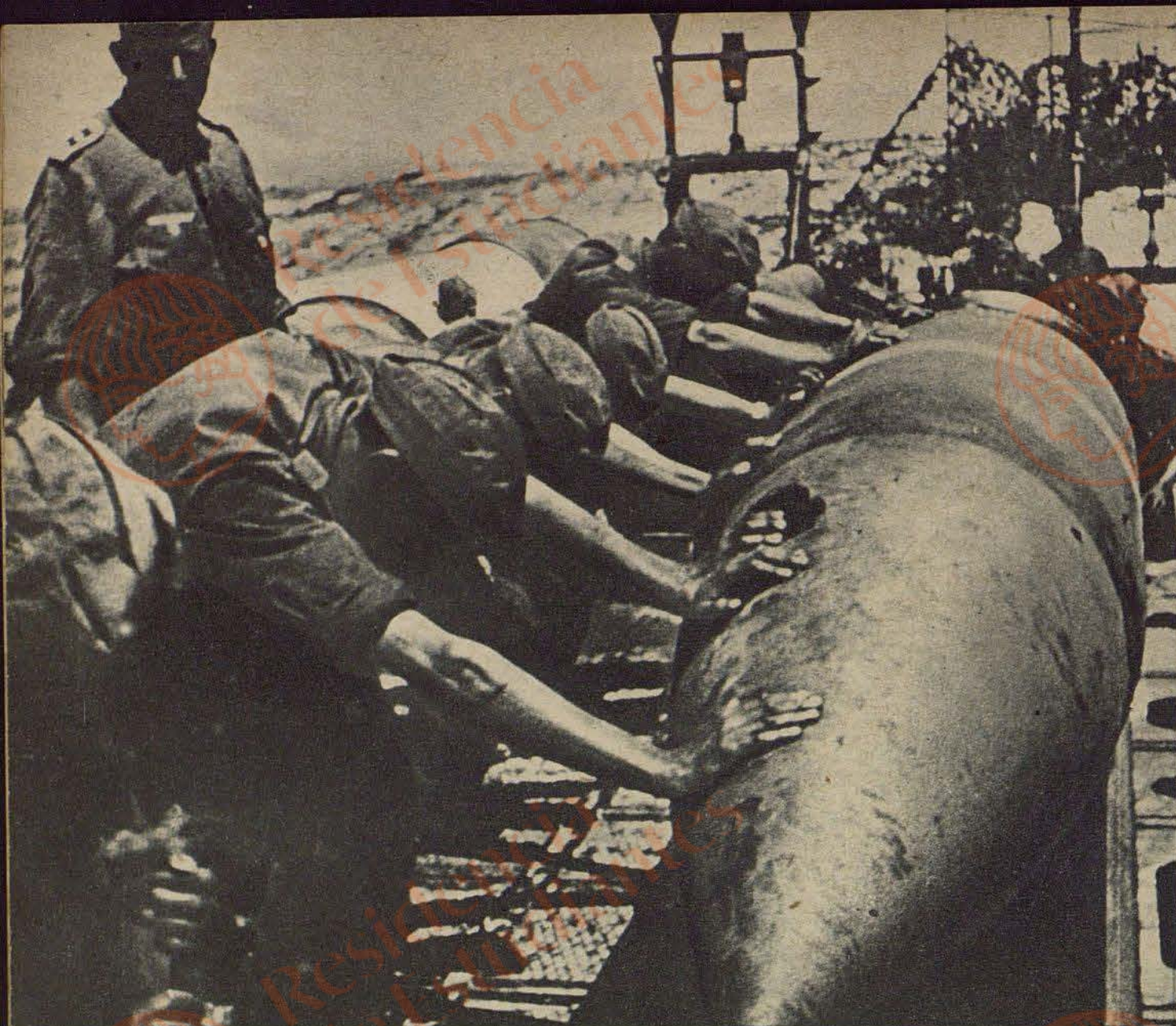
ARTILLERIE ALLEMANDE 1942

Détonation

La terre vibre. Un millième de seconde, la camera a tremblé dans la main du reporter-photographe de «Signal». Nuage de poudre. Un tourbillon de fumée s'élève lentement vers le ciel. Un cercle de feu auréole le recul du canon.

Cliché du correspondant de guerre Pabel (PK).

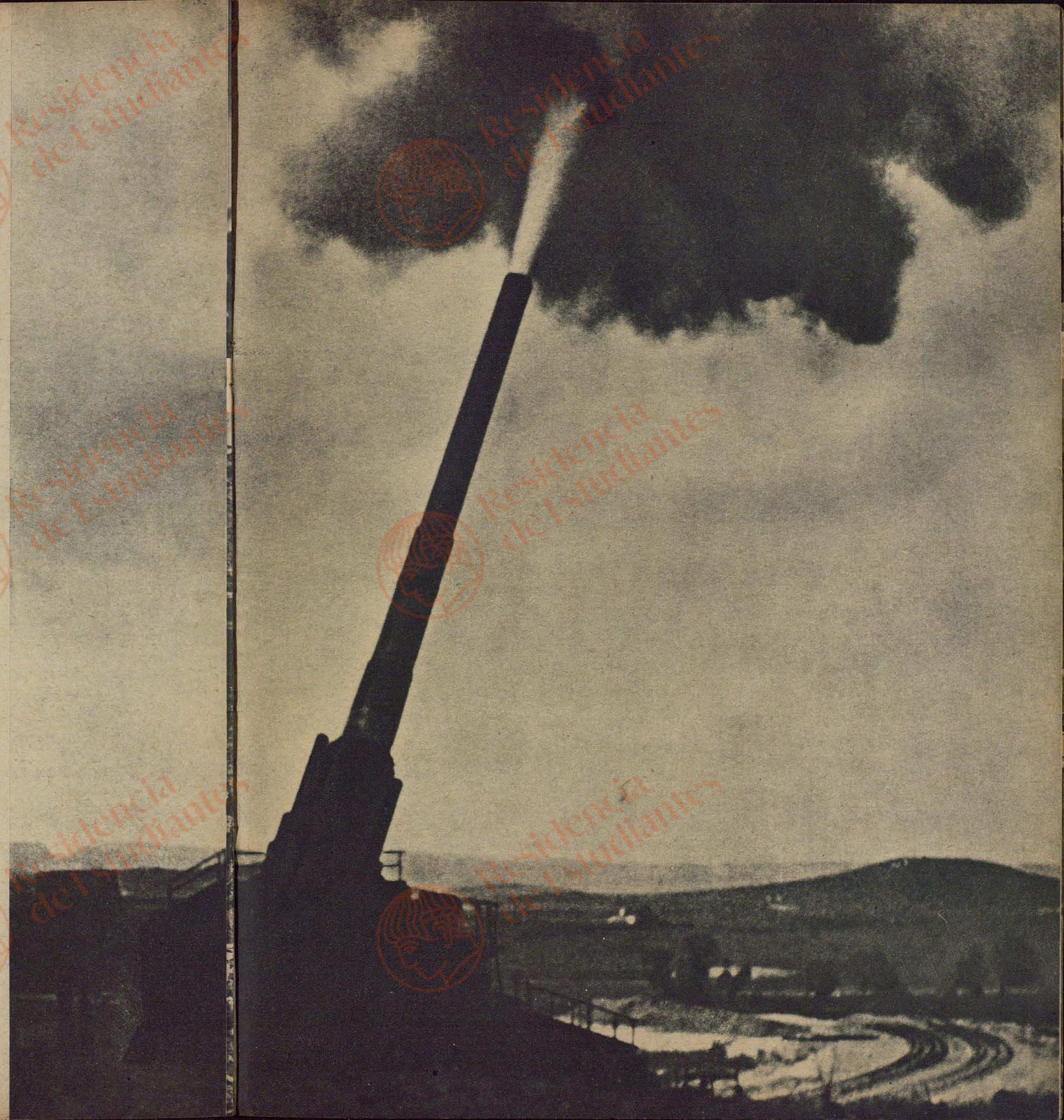
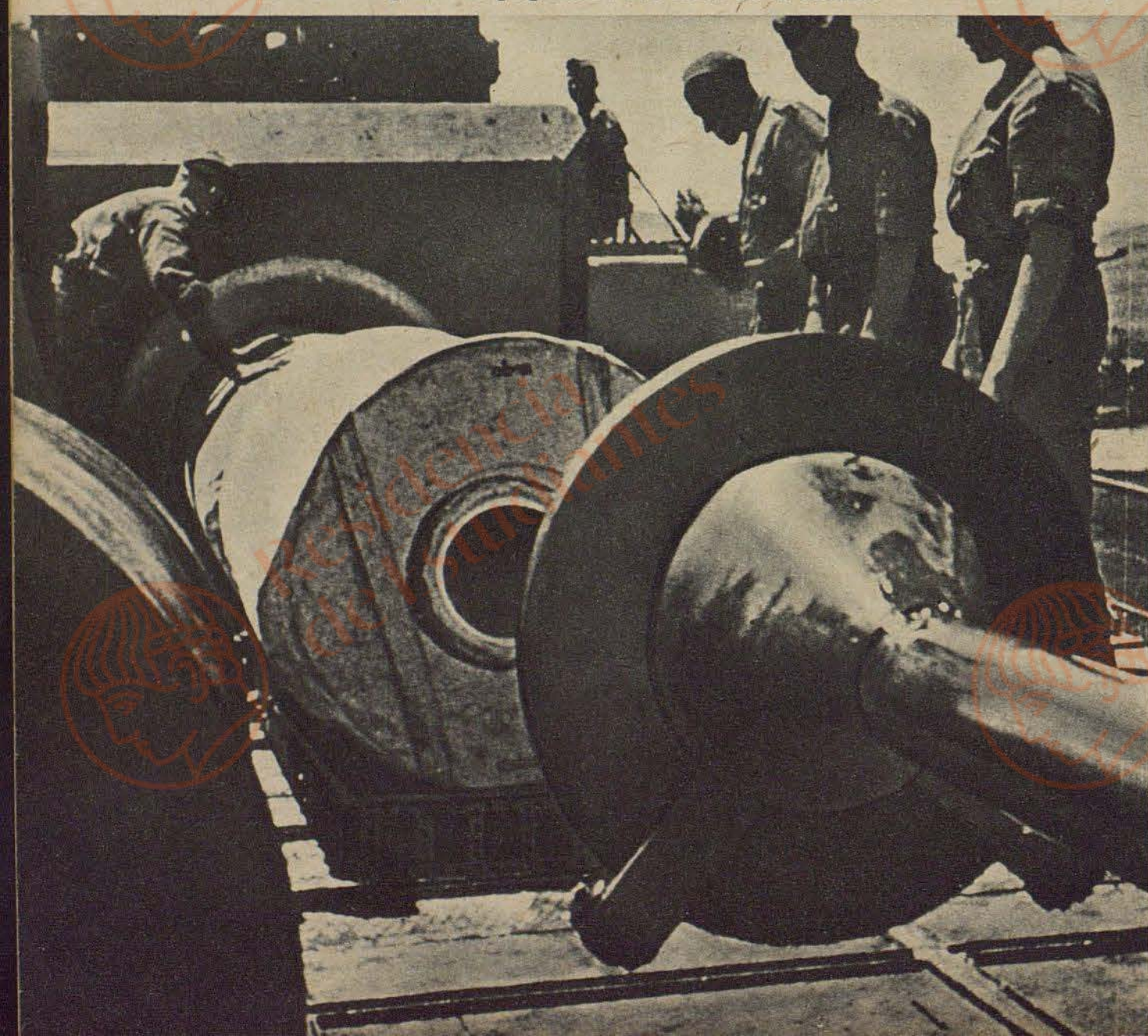




Transport d'un obus

Poussoir de chargement et gargousse à l'ouverture de la culasse.

Un volcan en éruption





TRACTEUR A ROUES POUR L'AGRICULTURE 40 CV

TRACTEUR A CHENILLES 50 CV

HANOMAG - HANNOVER



**Brillante et
souple**

la plume

Kaweco

glissera, légère, sur votre papier

Dans toutes les bonnes maisons, nos représentants se feront un plaisir de vous présenter les créations modernes de *Kaweco*

Ainsi commença le second été

Dix minutes après que la dernière machine eut viré pour rentrer à sa base, les sous-officiers sifflent. Les groupes se reforment. L'appel se fait. On entend le claquement des culasses et, calmes, les premiers quittent l'abri. Ils s'en vont en file indienne à travers les friches couvertes de mauvaises herbes. Les projectiles de nos batteries passent encore en hurlant au-dessus de nous. A cinq cents mètres, se dresse le bourg de G..., murs de glaise à crépi de chaux, dont la blancheur apparaît à travers un rideau de peupliers. Une ligne de hangars aux toits de tuiles rouges, une tour, quelques fermes à gauche et, à droite, le kolkhose du caoutchouc, comme l'indique la carte. Sous le soleil qui tue la couleur, nous distinguons les silhouettes de quatre chars de combat qui bondissent. Et, aussitôt, des flammes qui éblouissent, même à cette grande distance, comme un reflet de soleil dans un miroir. De lourdes volutes de fumée, d'où percent des lueurs, pèsent sur les toits.

Nous avançons assez rapidement, nous attendant à être attaqués à chaque instant. La sève des plantes colle à nos chaussures, y laissant des traces blanches. Le caporal qui, dans son sac, porte l'appareil de sans-fil, annonce à la batterie d'obusiers notre position. On dirait qu'il récite quelque mystérieuse incantation, en l'entendant répéter les mots convenus : « Adonis vient ! Adonis vient ! » Nos quatre chars de combat, reconnaissables maintenant à l'œil nu, ont manœuvré pour se rapprocher des fermes. Tout se tait encore dans le village. Dans de tels moments, le silence semble encore plus menaçant. Involontairement, nous ralentissons. Le terrain descend en pente douce. Entre temps, nos batteries ont cessé le feu.

Comme nos chars, auxquels d'autres se sont joints, commencent à tirer, les mitrailleuses soviétiques arrosent en direction des lignes de l'infanterie. Aussitôt, le champ est comme vidé. Nos corps aplatis contre le sol y écrasent les pissenlits ; mais, sans perdre une seconde, notre mitrailleuse riposte, et ses gerbes crépitent dans les haies d'où jaillissait la pluie des balles adverses. Deux à trois minutes au plus, et le feu de l'ennemi se fait plus lent, puis cesse. En rampant, par bonds courts, nous continuons de progresser. Des mottes de terre jaillissent dans une poussière d'éclats d'obus. Un homme crie. Le caporal qui porte le sans-fil se retourne vers lui et ne sent pas qu'il est lui-même blessé et qu'il saigne. « Ils n'ont pas d'artillerie ! », fait une voix sentencieuse qui part d'une touffe d'herbe.

Des deux côtés, le feu redevient plus nourri. Les chars, semble-t-il, se sont avancés jusqu'à la rue du village, le grondement de leurs pièces couvre les pétarades d'infanterie. En s'égaillant, les tirailleurs se rapprochent des maisons, des grenades éclatent dans l'embrasure de fenêtres d'où l'ennemi tire. Les minces parois des cabanes éclatent, des nuages de poussière rougeâtre s'élèvent, le nombre des incendies augmente.

La deuxième compagnie est parvenue à la ligne de chemin de fer. On aperçoit maintenant une locomotive sous pression que les hangars nous avaient cachée jusque-là. Quelques mortiers sèment la mort au delà du remblai. Des pièces d'accompagnement de l'infanterie soviétique aboient. Nous avons des blessés. La fumée de la poudre et celle des incendies se mê-

lent sans se confondre. Vers l'intérieur de la localité, encore invisible pour nous, se déroule sans doute un combat entre chars. A en juger par les explosions, les projectiles suivent la même trajectoire. Les grenadiers n'avancent pas plus loin, deux blockhaus leur barrent le chemin. Lorsqu'ils cherchent à les contourner, l'ennemi étend devant eux un rideau de feu mortel. Longtemps, les grenades à main pilonnent les morceaux de gazon dont est revêtue la coupole de ces abris. Les bolchevistes continuent à tirer jusqu'à la dernière cartouche. La compagnie voisine a déjà franchi la ligne de chemin de fer ; mais, de ce côté aussi, le combat reprend avec acharnement. Le village tremble sous la violence de l'attaque et de la défense.

Visages blancs, lèvres serrées, mobilisés jusqu'au dernier nerf, les hommes se fauillent rapidement dans l'ouragan. Cette rencontre est la plus dure depuis le début de l'offensive. Ils prenaient une conscience aiguë des risques, mais en même temps s'approfondit la source où ils puisent l'énergie. Tous donnent jusqu'au dernier effort, le prix de la lutte devient d'instant en instant plus élevé. Enfin, cinq ou six hommes, dans une sorte de rage, parviennent à tourner l'obstacle. La terre semble vouloir se fendre. Puis, un à un, les bolchevistes, tête nue, déchirés de balles et d'éclats, sortent, sanglants, de leurs trous. L'un d'eux continue à tirer, et la lutte se termine par une mêlée, comme si elle ne devait jamais finir.

Et le combat se poursuit. De toutes les maisons, sournement, on tire. Il faut fouiller tous les recoins. Des Russes, étendus à terre et qui semblent morts, se redressent une fois l'infanterie passée et déchargent sur nos hommes leurs dernières balles. L'attaque dure déjà depuis quatre heures, mais qui songe à faire en ce moment cette remarque ?

Au milieu du village, trois chars soviétiques qui avaient été incendiés alors que la bataille n'avait pas encore perdu d'intensité. Ce qui reste de l'adversaire s'est retranché dans des bastions de fortune. Il faut investir ces repaires.

Lorsque le soleil déclina, nous avions déjà les trois quarts du village, le reste fut écrasé sous le feu des canons antichars et de la D.C.A. Le crépuscule tombait que le vacarme n'avait pas encore cessé. Les derniers bruits furent ceux des charpentes incendiées qui s'effondraient.

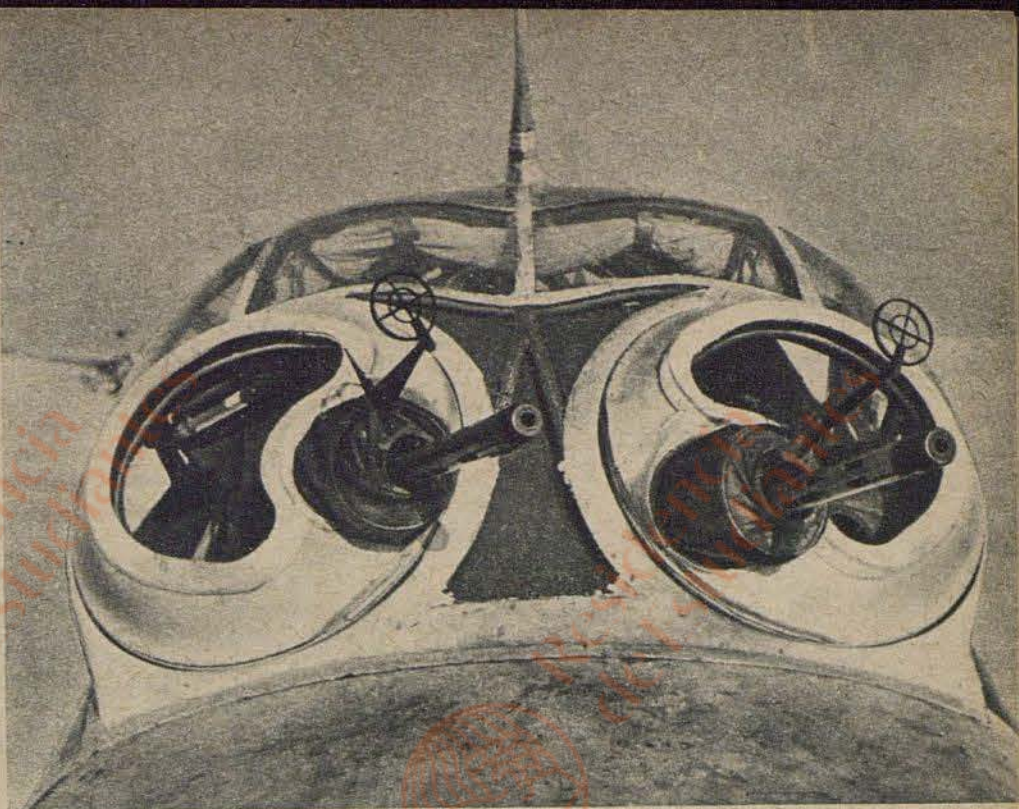
Machinalement, et plutôt par habitude, les fantassins creusèrent leurs abris après avoir enterré les morts. Dans l'ardeur du combat, et en prévision de jouissances futures, nous avions tué des poules, mais personne ne les pluma. Cette journée avait montré, dans les vicissitudes du combat, les abîmes qui peuvent soudain s'ouvrir. On avait pris un village, mais il avait fallu descendre au tréfonds de ces abîmes.

Avec quelle sérénité soudaine nous pouvions contempler maintenant les constellations ; mais, du fond de l'abri, le regard n'embrassait qu'une partie du firmament.

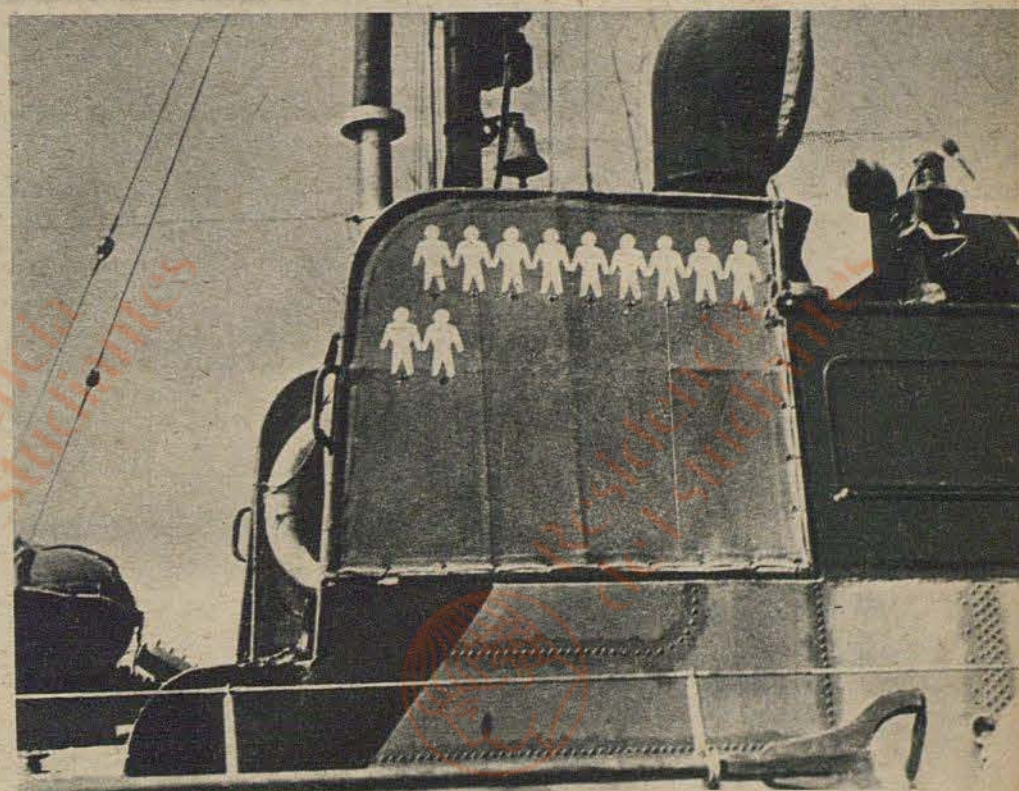
La nuit devant le Don

Le souvenir du moment où avait commencé cette frénésie s'était effacé de la mémoire, car on s'y était trouvé entraîné peu à peu, sans signal. De

Fin page 30



Les yeux du Ju 88. Les armes du bord sont dressées menaçantes contre l'ennemi.



Le livre de bord d'un bateau de sauvetage. L'équipage de ce bateau de sauvetage allemand a sauvé dans la Manche 11 aviateurs allemands et anglais naufragés.

L'aile d'un bombardier et une colonne de fumée... mais il n'y a aucun rapport entre eux deux. Le nuage de fumée jaillit d'un des cratères de l'Etna.

Clichés des correspondants de guerre
Linden, Heidrich, Zwirner (PK.)

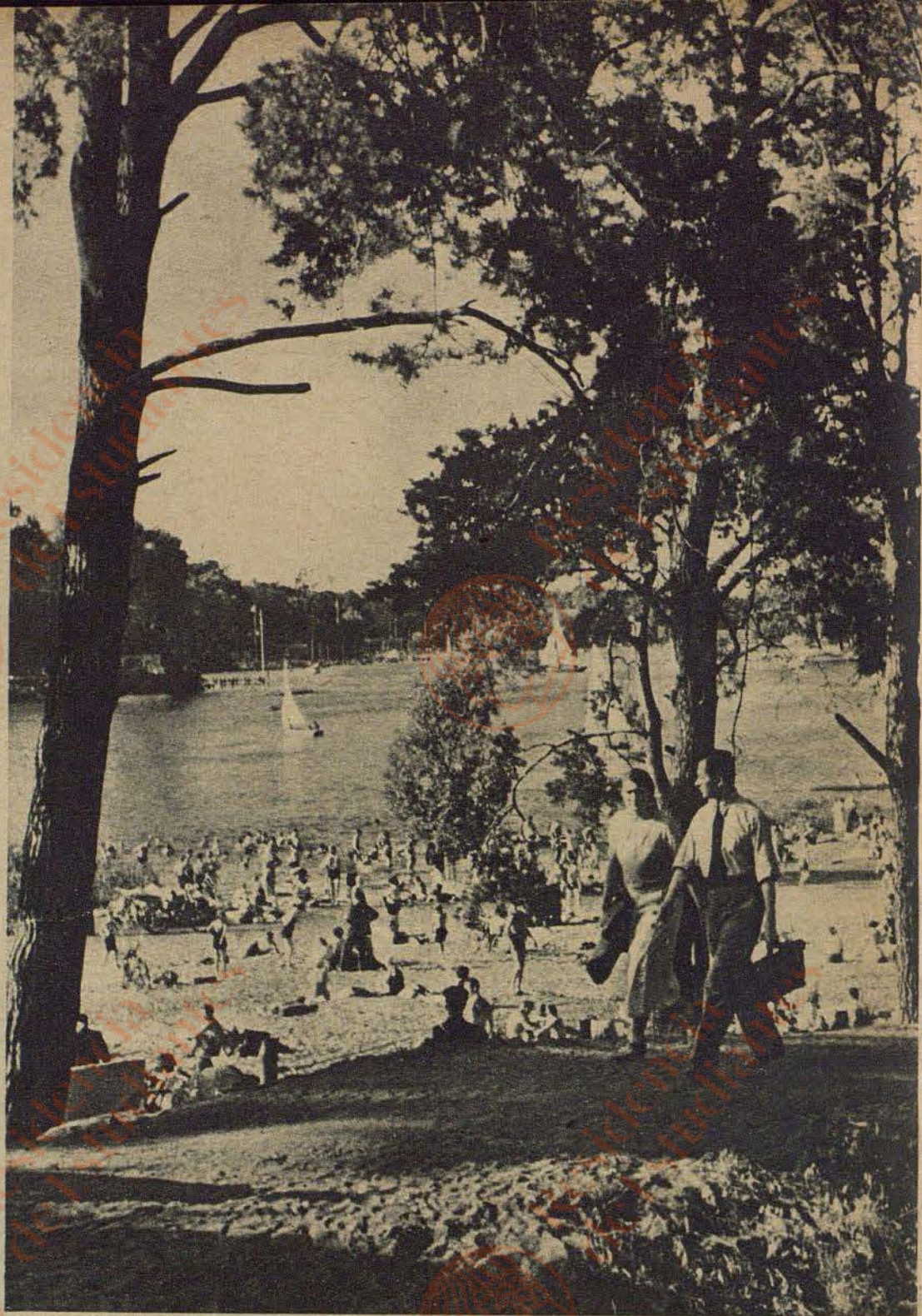
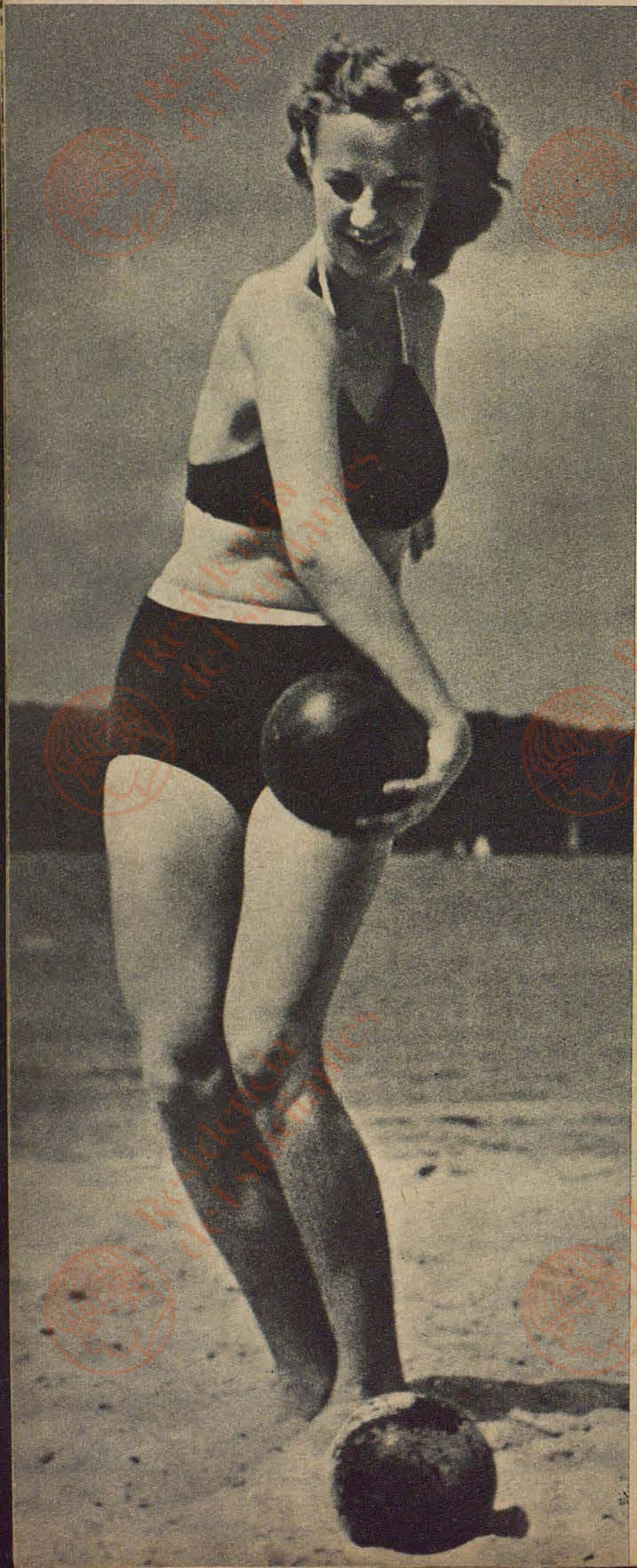
De la Luftwaffe



BERLIN

AU BORD DE L'EAU

Les Berlinois prennent l'air. Cinq endroits de la banlieue de Berlin, photographiés un dimanche...



← Le bain des 80.000. Une rue partielle de la plage de Wannsee qui s'étend sur un kilomètre et demi. C'est la plus grande plage d'eau douce d'Europe, à une demi-heure de Berlin.

Berlin possède 500 km de rivages. Par les beaux dimanches, la ville de quatre millions et demi d'habitants est vide. Les Berlinois sont au bord de l'eau ou sur l'eau.

Théâtre de combat des sports nautiques. Les bateaux à rames se rencontrent à Grunau, les bateaux à voiles à Wannsee où se livrent des compétitions acharnées. Il y a, à Berlin, plus de 100.000 embarcations de toute sorte.

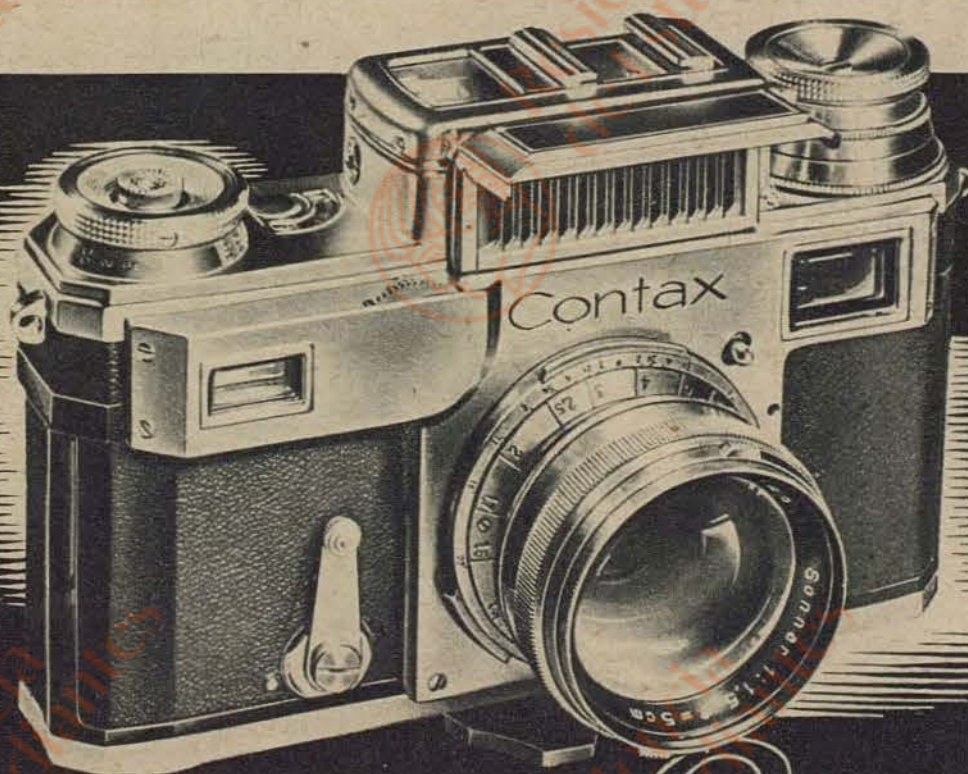




Sur le sol olympique. La piscine du Reichssportfeld, construit pour les Jeux olympiques de 1936, doit souvent, le dimanche, fermer ses portes à cause de la trop grande affluence. Il est si facile d'y aller en métro, que gens pressés comme paresseux l'estiment particulièrement.



20 millions de mètres carrés d'eau. Berlin est entouré d'une ceinture de lacs. Las du bruit de la capitale, le Berlinoise dresse sa tente au bord d'un lac et s'abandonne aux ondes au milieu des roseaux.



ZEISS IKON AG.
DRESDEN



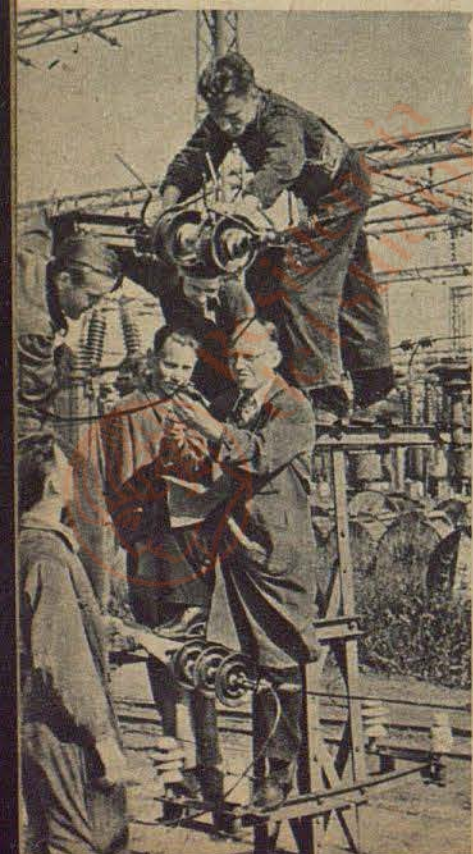
Contax

FAITES-VOUS CONSEILLER DÈS MAINTENANT, VOUS ACHÈTEREZ PLUS TARD

Pour la France: "Honta" S.A.R.L., 18-20, rue du Faubourg-du-Temple, Paris XIe. — Pour la Suisse: Jean Merk, Bahnhofstr. 57 a, Zürich. — Pour la Belgique: H. Nizand, 14, rue Franklin, Bruxelles-Schaerbeek.



Ces calmes apprentis manipulent-ils des câbles à 100.000 volts, à une hauteur vertigineuse?



UNE NOUVELLE PROFESSION: ELEKTROWERKER

L'ÉLECTRIFICATION du monde a commencé. De nouvelles centrales électriques puissantes vont être construites. Elles offriront à beaucoup de jeunes gens un large champ d'activité. Jusqu'à présent, les ouvriers de telles usines provenaient de professions apparentées : techniciens divers, mécaniciens, serruriers, par exemple ; désormais, en Allemagne, ils seront formés spécialement par les usines électriques elles-mêmes, dans leur propre branche. Mis au courant de tous les travaux à accomplir pour la production et l'utilisation du fluide, ils deviendront des spécialistes de valeur. Cet apprentissage d'une nouvelle profession, d'une importance considérable pour l'avenir, caractérise la spécialisation de l'ouvrier.

Non ! Ces mâts ne sont que des modèles réduits servant à l'instruction, et sur lesquels les jeunes gens s'exercent à grimper. Travaux pratiques

Ainsi commença le second été

bonne heure, alors que la rosée perlait encore sur les herbes, l'avion du commandant de la division avait atterri près de la ligne du chemin de fer. Le général n'aimait guère rester à son poste de commandement et préférait se trouver au milieu de ses bataillons. Bien qu'il eût fait enlever les écussons de son col et que les torsades d'or des épaulettes fussent recouvertes d'un morceau de toile grise, les soldats le reconnaissaient de loin. Lorsqu'il allait à pied, il s'appuyait d'ordinaire sur une canne de chêne bruni. Un jour qu'elle s'était brisée, le peloton des transmissions l'avait réparée avec une virole de laiton. Le visage mince, sans une ride, il avait des yeux d'un bleu de mer, dont le regard vous scrutait. Il avait coutume de terminer ses brefs exposés de la situation par cette formule : « Et maintenant, messieurs, que ça saute ! »

Il n'avait pas manqué de l'employer cette fois encore, en quittant les divers chefs de groupe. Cependant, la situation restait indécise, et nous nous attendions à des surprises. Les tirailleurs motorisés, avec leurs voitures civiles, s'étaient déjà postés à de nombreux kilomètres en avant. Pendant la nuit, ils avaient parsemé le terrain et tenu les positions extrêmes. Les unités occupées jusque-là à nettoyer la campagne sur les flancs pouvaient maintenant suivre à marche forcée. Il sembla d'abord que le gros des troupes voulait seulement rattraper les avant-postes. La route serpentait à la lisière de forêts épaisses, traversant des villages dont les habitants s'étaient enfuis à travers champs. Mais, déjà, de lamentables groupes de femmes et d'enfants se mettaient en marche vers l'arrière. Nous attendions l'ennemi, mais nulle part il ne se montrait. L'étendue était vide, les Soviétiques fuyaient en toute hâte. En rase campagne, ils avaient subi de terribles pertes. Visiblement, le prix de la défense leur semblait trop élevé.

La piste était large ; parfois, l'humus, tassé par les chenilles et les bandages des voitures, avait l'air de béton brun foncé. Quelques machines nous dépassèrent. Le passage d'un ruisseau se fit exceptionnellement sans encombre, car le pont était intact. Finalement, les plus rapides entraînèrent ceux qui contrôlaient encore prudemment leur vitesse. La poursuite devint foudroyante et pareille à la tempête qui soulève des nuages de poussière. Sur de longs kilomètres, cette poudre flottait autour des colonnes comme un brouillard sec. Les visages devenaient noirs, les foulards de soie sous le col de l'uniforme se couvraient d'une croûte de sable, les gosiers s'enrouaient, mais la chasse se poursuivait avec frénésie pour arracher son mystère à l'immensité. Une colonne de voitures d'état-major s'approcha un moment du bataillon, et le fanion du général, triangle rouge-blanc-noir, donnait à cette curée quelque allure de grandeur.

— Encore vingt kilomètres jusqu'au Don ! cria en passant le commandant.

Les pédales d'accélérateurs cliquetaient, les moteurs ronflaient, les éclats de rire fusaient. Une immense joie régnait sur cette houle de véhicules

où les soldats se dressaient comme s'ils eussent pu voir par-dessus les collines. La première semaine de l'offensive n'était pas achevée et non seulement les distances, mais le temps était vaincu.

*

Une tranchée était creusée dans la berge élevée du fleuve. De son parapet, les Russes avaient peut-être encore tiré dans l'après-midi. Il dominait, dans le soir tombant, le lit du Don, comme une chaire désertée. L'eau avait des reflets métalliques et faisait un coude devant une île. Dans cette direction, les pièces lourdes de D.C.A., installées dans le jardin d'une ferme, envoyaient leurs projectiles traceurs, afin de réduire quelques nids de mitrailleuses. Avant d'éclater, les projectiles ricochaient comme des feux follets. Le fond de l'horizon semblait passé au phosphore. Voronej brûlait.

Sans bruit, les canots pneumatiques franchissent le fleuve. On entend ça et là quelques commandements à voix étouffée. Le sous-lieutenant B..., le plus jeune officier de la division, un grand garçon de dix-huit ans, s'en allait avec ses hommes occuper la tête de pont. Il commandait la dernière section qui eut reçu des ordres pour ce service. Une voiture, transportant des engins, passait en ronronnant dans le ravin. Elle allait rejoindre les sapeurs qui, deux cents mètres en amont, réparaient un pont de bois sur lequel devaient, à l'aube, passer les chars.

Longtemps, nous avons contemplé le fleuve. Jamais des soldats allemands, en combattant, ne s'étaient avancés si loin à l'est. Un profond sentiment de paix se dégageait de cette pensée. Et, sans en comprendre exactement la cause, cela nous consolait grandement. Nous nous acheminâmes ensuite vers l'église, dont le porche béait dans l'ombre, en bas de la hauteur. Des chiens errants rôdaient autour en aboyant. Près des ruines de la coupole se trouvait le poste de combat de la 7^e batterie. Les canonnières s'étaient installés dans les sillons d'un champ de pommes de terre. Parfois, l'un d'eux se levait et se dirigeait vers la cuisine établie à l'écart sous un camouflage de branches de bouleau.

On célébrait une fête : la fête du Don... Le caporal, boucher de son métier, avait eu la chance de découvrir quelque part un cochon. Pendant la marche, sur la voiture brinqueballante, on l'avait saigné, dépecé, et il y avait maintenant de gros morceaux de porc bouilli, plus un demi-quart de schnaps que le caporal versait d'une bonbonne pansue.

Des avions soviétiques évoluaient au-dessus des positions, la froide lueur des fusées éclairantes donnait une triste illumination. Près de la piste, des bombes éclataient. Un croissant de lune jaune orangé montait au-dessus du fleuve. Un immense jet de flamme éblouissant jaillit à l'horizon du côté de Voronej. Un réservoir de pétrole venait de sauter.

Nous nous mimions tranquillement à manger et à trinquer. La fatigue disparaissait ; maintenant, lucides et bien éveillés, nous parlions de la vie et de ce qui la rend heureuse.

La marche reprit à deux heures. Les troupes franchirent le fleuve pour de nouveaux combats.

FIN

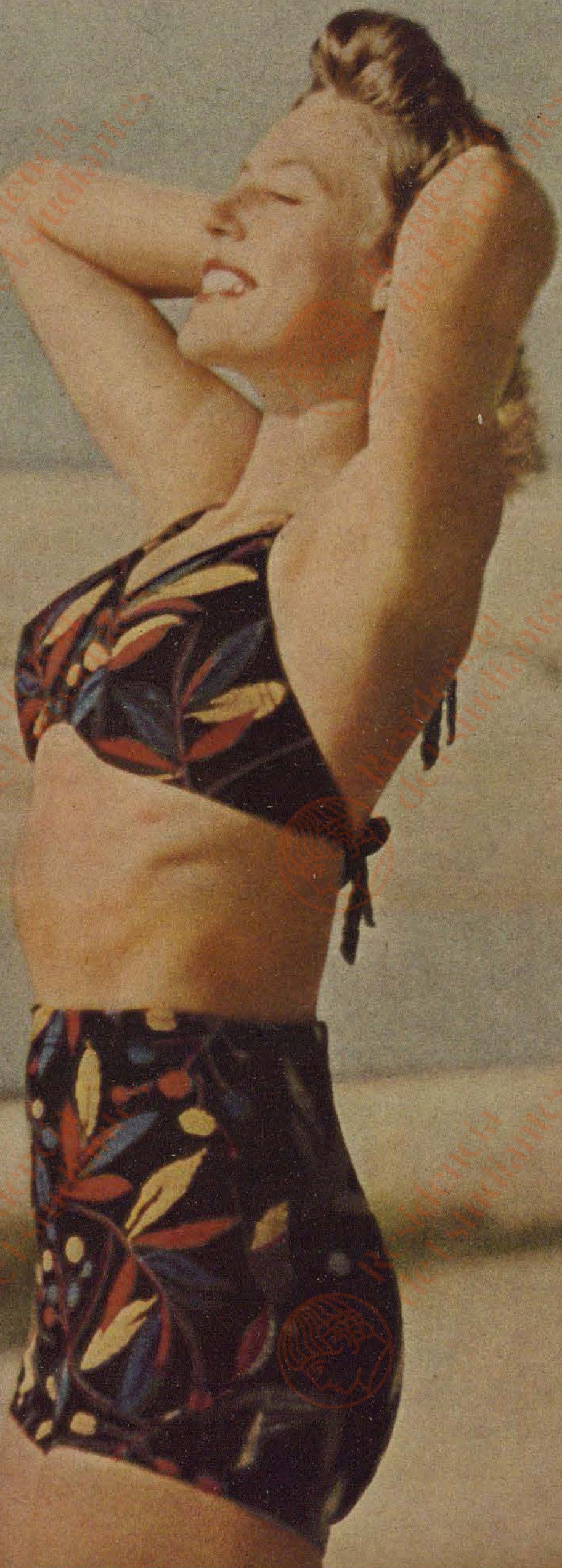


L'Aigle allemand pour le Mérite, décoration allemande décernée aux étrangers

Le 1^{er} mai 1937, le Führer créa cette décoration comportant cinq grades: I. « Grand-Croix de l'Ordre de l'Aigle allemand », croix octogonale, portée en écharpe, (au centre et en bas de la photo.) II. « L'Ordre de l'Aigle allemand avec étoiles », étoile hexagonale, porté en cravate (ci-dessus, à droite et en dessous). III. « L'Ordre de l'Aigle allemand de première classe », porté en cravate (en haut, à gauche). IV. « L'Ordre de l'Aigle allemand de deuxième

classe », porté en broche (au centre, à gauche). V. « L'Ordre de l'Aigle allemand de troisième classe », porté en ruban (en bas, à gauche). En outre, les actions méritoires pour le Reich allemand sont récompensées par la « Médaille allemande pour le Mérite » (à droite, en bas) et le mérite militaire sur le théâtre de la guerre par la décoration du « Mérite de l'Aigle allemand avec glaives ». (En haut, à droite; en bas, à gauche)

Dans la
brise matinale





Trois actrices pour une héroïne

et deux hommes
pour Napoléon

Il y avait une fois une petite fille. Elle s'appelait Désirée Clary et habitait Marseille. Ses parents étaient de riches commerçants. Elle grandit et devint une jeune fille ravissante. A dix-huit ans, elle fit la connaissance d'un officier. Il s'éprit d'elle et il lui jura un amour éternel. Il se nommait Napoléon Bonaparte. Mais, quelques années plus tard, le général Bonaparte avait rencontré Joséphine de Beauharnais et les serments furent vite oubliés. Désirée l'avait suivi à Paris. Là, elle fit la connaissance de Bernadotte, qui ne pouvait souffrir Bonaparte et le contait à qui voulait l'entendre. Elle épousa, par vengeance, cet homme qui fut en face de Bonaparte un des grands visages de son époque.

Ainsi commença un destin fabuleux et ainsi commence le nouveau film de Sacha Guitry : « Le Destin fabuleux de Désirée Clary ». Comme pour « Les Perles de la couronne » et « Remontons les Champs-Élysées », Sacha Guitry a puisé son sujet dans l'histoire. L'étrange destinée de la petite fiancée du grand Napoléon et qui devint finalement reine de Suède a attiré Guitry, auteur, acteur et metteur en scène. Il est difficile d'analyser le film en détail. Les films de Guitry ont peu d'action, au sens général du mot. Ils se composent d'une série d'images dont chacune vaut par elle-même. Chaque scène pourrait terminer le jeu, et quand c'est réellement le dénouement, le public ne comprend pas pourquoi c'est là justement qu'on s'est arrêté.

Sacha Guitry est un illusionniste : il se poste devant la caméra. « Rien dans les mains, rien dans les poches ». Pas de double fond. Rien. Et puis ce rien commence à fleurir : des volatiles multicolores, des corolles étranges ap-

Trois
fois Désirée Clary

①

Le personnage principal du nouveau film de Sacha Guitry est Désirée Clary, fiancée de Napoléon et femme de Bernadotte. Trois actrices françaises se partagent ce rôle. Carlotina joue la petite Désirée.

②

Mme Genetière Guitry joue Désirée à la cour de Napoléon...

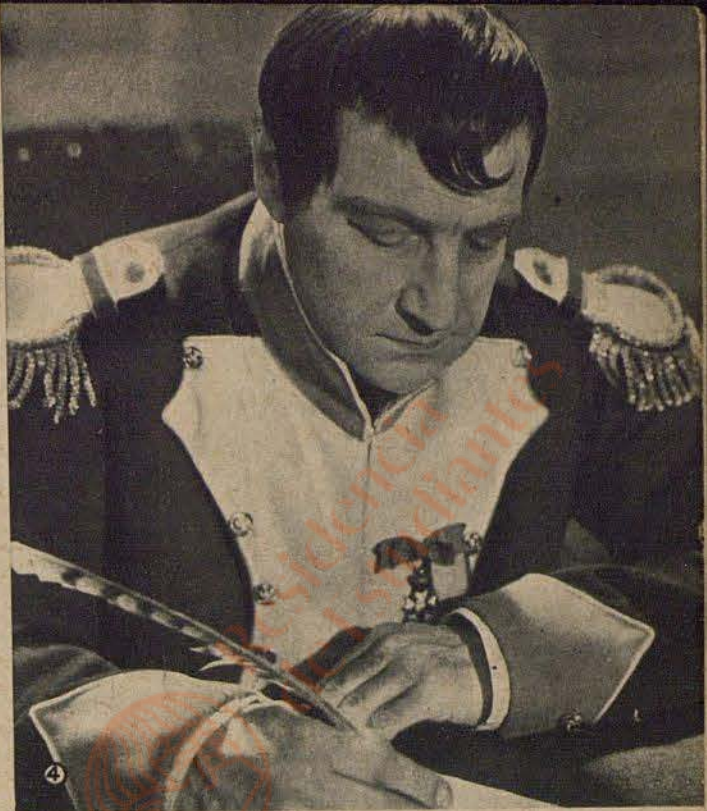
③

Gaby Morlay tient le rôle de la femme mûre qui, finalement, partage même le trône de Suède avec Bernadotte (Jacques Varennes, de la Comédie-Française).

paraissent aux yeux du public, des fontaines chatoyantes jaillissent. Le public subit volontiers l'enchantement du grand comédien qu'on a souvent comparé à Molière, sans réaliser que beaucoup de ses effets ne sont que mirages. Souvent Guitry se moque de son public, quitte à le consoler aussitôt en se moquant de lui-même. Il lui lance des œillades, lui fait des confidences et révèle les secrets de ses tours.

Sacha Guitry a un faible pour le passé. Des cent pièces de théâtre qu'il a faites, des dix films qu'il a tournés et des vingt livres qu'il a écrits, une grande partie a sa source dans l'histoire. Il est unique dans ce genre de considération humoristique de l'histoire universelle. Il nous présente en pantoufles les Grands de ce monde. D'une multitude d'épisodes amusants, d'amours et d'intrigues, de candeurs et de ruses politiques, il crée une atmosphère délicate pour ceux qui ont le sens de l'humour. Et s'il ne nous montre que le quart de la vérité, c'est que la vérité toute nue n'aurait pas tant de charme.

H. W.



Deux fois Napoléon. Napoléon plus âgé est représenté par Sacha Guitry, qui est également auteur et metteur en scène. Jean-Louis Barrault prêterait ses traits au Napoléon jeune (en bas).



Ce que personne n'a vu...

Une histoire de fantôme

Nous avions dîné. La nuit était brumeuse et humide. Le grand fleuve semblait s'évaporer à la lueur du soir. Devant la maison, nous avions aperçu la lumière indistincte de deux bateaux glissant sur les flots gris, puis nous avions allumé nos pipes et nous nous étions installés devant la cheminée.

Ce vaste estuaire au bord de la mer faisait surgir l'envie de surnaturel et de frissons, d'incidents entre chien et loup et le besoin d'étrangetés. Et nous évoquions plus d'un visage de vieux marin rencontré ces jours derniers.

— Ne parlez pas de malheur, dit mon hôte. Il y a des fois où de telles choses arrivent quand on les attend le moins.

Et il conta :

— C'était une nuit pareille à celle-ci. Comme maintenant, ma femme et moi nous étions assis devant la cheminée, en train de regarder le feu. Coup de téléphone. Là-bas, vers le fleuve, tout seul dans sa vieille maison, un malade avait une forte fièvre. C'était presque à une heure d'ici en auto. Ma voiture était en réparation.

Je téléphonai donc à Manfred. Pas de meilleur ami que lui.

Nous nous perdîmes dans le léger brouillard et n'arrivâmes qu'au bout de deux heures. Un long rempart menait jusqu'à une vieille porte bardée



de fer. A quelques pas de là, le fleuve roulait. Une passerelle allait vers l'eau. C'est tout ce que je pus reconnaître ; déjà, j'entrais en courant dans la maison mal éclairée. Manfred attendait dans la voiture.

En sortant de la maison, je vis quelque chose d'extraordinaire : les phares de l'auto étaient allumés en grand et inondaient le fleuve d'une lumière vive. La voiture était vide.

J'appelai. Je fis le tour de la maison. Personne. Je descendis vers le fleuve. Tout à coup, un choc. Manfred était là, couché à l'extrémité de l'embarcadere ; le visage tendu, il fixait l'eau.

Je touchai ses pieds, l'appelai par son nom.

Il se tourna, effrayé, les traits décomposés. Sa bouche était à moitié ouverte. Les cheveux lui pendaient sur le front.

Puis il se leva d'un bond, comme sorti d'un cauchemar, et se précipita vers la voiture. Il voulut prendre le volant. Je le repoussai. Je tournai et sortis. Manfred pressait ses deux mains devant ses yeux et murmurait :

— Plus vite, mon vieux... Ça, alors!... Il est descendu dans l'eau, en plein milieu du fleuve... Suis-je devenu fou ? Où ai-je donc la tête ?

Il se tenait toujours le front. A un croisement de routes, je freinai. Un grand bec de gaz nous éclairait. J'offris une cigarette à Manfred et pris sa main.

— La maison hantée est loin maintenant. Viens. Fume un peu et explique-moi.

Manfred commença à parler.

Il m'avait attendu dans la voiture, puis il était descendu. Il regardait la

vieille maison qui se dressait dans la nuit. Dans la lueur des phares, il avait vu une fenêtre s'ouvrir au troisième étage. Quelqu'un s'était penché. Il avait crié qu'il attendait le médecin. On n'avait pas répondu.

Puis une forme humaine toute blanche avait franchi l'appui de la fenêtre, avait empoigné les larges gouttières et, s'y cramponnant, s'était lentement, très lentement, laissée glisser jusqu'à terre.

Finalement, un vieillard hagard, aux joues creuses, était apparu sur le gravier du chemin. Courbé, une perruque poudrée sur la tête, l'épée au côté, il était revêtu de l'uniforme des officiers coloniaux comme on les portait dans les armées étrangères, il y a plus de cent ans. Un fluide si irréel et si effroyable émanait de lui que Manfred n'avait pas osé bouger. Il avait alors ressenti ce frisson de terreur qu'il essayait en vain de me décrire.

A petits pas pénibles, l'apparition s'était dirigée vers l'eau. Manfred ne bougeait toujours pas. Le fantôme s'était arrêté encore une fois. Manfred était à plus de vingt mètres ; toutefois, il ressentit le même regard paralysant, la même lueur surnaturelle des yeux clairs qui le figeaient sur place.

Le fantôme se détourna et entra dans l'eau.

— Exactement comme je vous le dis, racontait Manfred. Le colonel est entré dans l'eau pas à pas. Pourtant, je n'en-

MERCEDES
Machines de bureau

A ECRIRE · A CALCULER · A ENREGISTRER

MERCEDES BÜROMASCHINEN-WERKE AG · ZELLA-MEHLIS/TH.

tendais rien. Aucun bruit. Aucun mouvement sur le miroir sombre des eaux. Silence. J'observais l'uniforme blanc qui s'enfonçait. J'ai vu disparaître les genoux, les hanches, la poitrine et toujours je ne bougeais pas. J'étais comme pétrifié. Quand l'eau lui arriva à la tête, le colonel blanc se retourna encore et me fixa pour la troisième fois. Mais ce n'était plus l'ordre muet et paralysant de tout à l'heure, il y avait du désespoir dans ce regard. J'ai cru même pouvoir distinguer que sa bouche s'ouvrait légèrement et se tordait dans une expression douloureuse. Puis, l'homme se détourna une dernière fois et disparut.

— Comment ? Tu as cru qu'il disait quelque chose ?

— Non, pas un son. Juste ce sourire résigné... Il a souri et a disparu dans les flots.

C'est alors seulement que Manfred avait retrouvé sa présence d'esprit. Courant vers la voiture, il avait allumé les phares en grand, afin de découvrir encore quelque chose de cet homme mystérieux. Plus rien. Et je l'avais trouvé, bouleversé, sur le petit embarcadere.

Il reparla tout le temps de son aventure fantastique. Il était encore tellement obsédé par l'événement de cette nuit de brouillard qu'il fallut, le lendemain, retourner à la maison hantée.

Nous ne revîmes pas l'apparition.

Mais un vieux jardinier travaillait dans le parc. Manfred le questionna.

Le jardinier se mit à rire :

— La vieille histoire du colonel blanc ? Le village en parle depuis ma jeunesse. On dit qu'il y a plus de cent ans, un ancien officier colonial habitait ici. C'était probablement un vrai noceur, un homme qui gaspillait son bien comme un fou. La famille craignait



Dessins : K. F. Brust

pour l'héritage. Elle lui fit enlever l'usufruit de ses biens... De toute façon, on raconte qu'il a été enfermé pour le reste de sa vie. Une nuit, il disparut. Les domestiques, qui avaient l'ordre de

le garder, menaient la bonne vie et l'avaient enfermé à clé... Un beau matin donc, il était parti. Personne ne sut où. La porte de sa chambre était fermée et il n'aurait guère pu s'évader par la fenêtre, car il habitait au troisième étage. On n'en trouva plus de traces. Il y eut des procès sans fin, les héritiers ne pouvant prouver comment il avait disparu... Mais pourquoi me demandez-vous tout cela ?

Manfred remercia et ne répondit pas. Il contemplait la fenêtre où l'apparition s'était présentée. Elle était ouverte.

— Il est possible qu'une telle fenêtre s'ouvre toute seule, disait le jardinier. Pourquoi pas ? Avec un vent infernal comme hier soir... Non... Cette partie de la maison est inhabitée.

Nous partîmes. Manfred ne parle plus de cette histoire. Moi-même, je n'en parle que rarement. Les gens refusent de croire et il est pénible de devoir assurer que c'était réellement ainsi. Ce n'est qu'une histoire de maison hantée. Et vous ? Me croyez-vous, au moins ?

Moi, le croire ? L'ami, le médecin qui s'est avéré le plus sûr et le plus honnête des hommes ? Comment ne pas le croire ?

Je demandai quand même une explication du mystère.

— Non, dit le docteur. Je n'ai pas d'explication. Certains savants préten-

dent que notre conception du temps n'est pas sans erreurs : ainsi, un endroit qui fut jadis le témoin d'un événement excessivement vif en reste, pour ainsi dire, imprégné. Et si quelqu'un se présente — comme Manfred, par exemple — qui, pour une raison inexplicable, est doué d'un certain fluide, — appelez ça clairvoyance, double vue, comme vous voudrez, — alors les anciens événements se reproduisent.

Comme je voulais savoir comment il pouvait se contenter de cette métaphysique de sorcière, le docteur se pencha dans son fauteuil. Les reflets du feu éclairaient son visage :

— Pourquoi cherchez-vous une explication à tout ? reprit-il. Contentez-vous donc d'admettre que de tels phénomènes existent. Pourquoi exiger une certitude là où les dieux nous ont rendus aveugles, par grâce, peut-être, ou par rigueur, mais intentionnellement ?

Le feu était près de s'éteindre. Le docteur vida sa pipe contre la cheminée. Encore une fois, nous sortîmes.

Le paysage était comme argenté. La lune brillait. Une bande claire de brouillard bordait les eaux. Dans un bosquet, le hullement d'une chouette coupa le silence concentré de la nuit. Contemplation. Nous respirâmes l'air pur jusqu'à en avoir froid.

Puis nous allâmes nous coucher.

Friedrich Luft

La luminosité n'est pas un indice de la qualité!

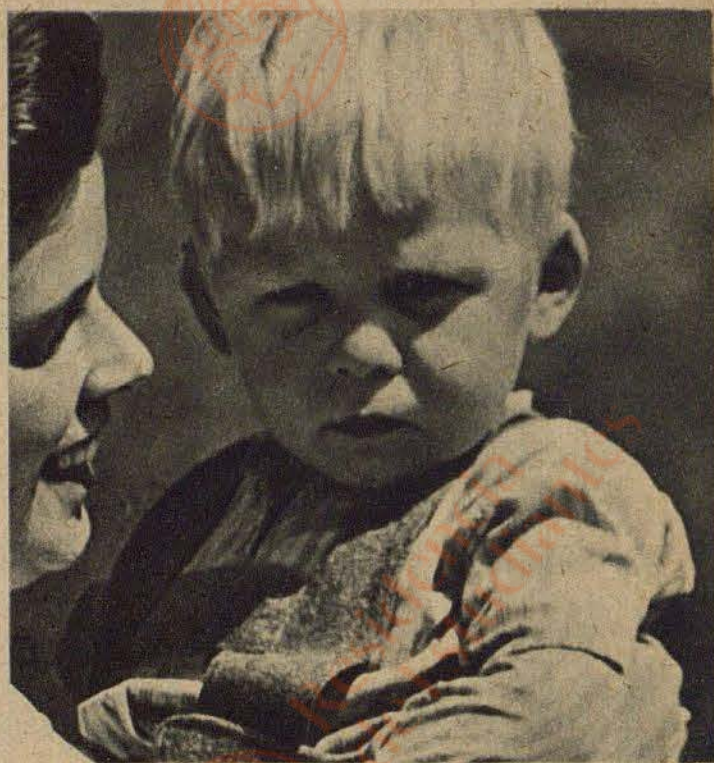
Si vous choisissez un objectif Voigtlander d'extrême luminosité ou moins lumineux, vous avez toujours la garantie d'obtenir un anastigmat de précision donnant une netteté absolue. Vous pouvez vous y fier, comme au fonctionnement sûr de l'ingénieuse gâchette de déclenchement dans l'abattant qui distingue les appareils pliants Voigtlander



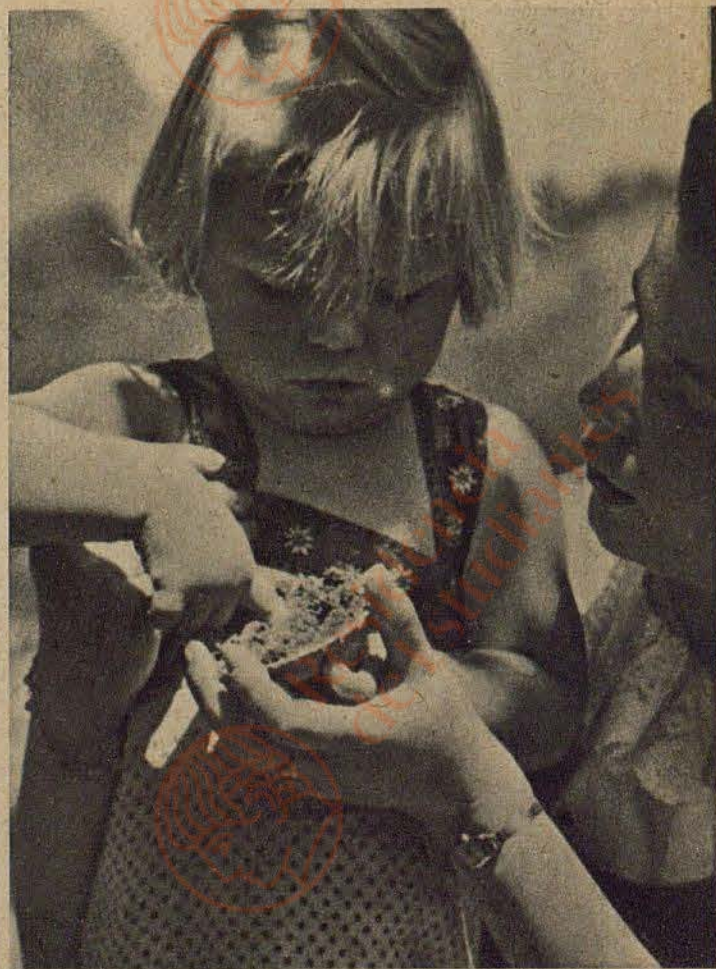
1 entre 10.000

«Signal» rend visite à un
jardin d'enfants de mois-
sonneurs dans les Alpes.

Pendant les durs travaux de la moisson, 10.000 gar-
deries-jardins d'enfants enlèvent aux paysannes
allemandes le souci de leurs tout-petits. Les enfants
restent au jardin de 7 heures du matin jusqu'à la
fin de l'après-midi. Des «jardinières» d'enfants sur-
veillent leurs jeux, leurs repas et les soignent.
Tout le village a contribué à la fondation d'un
royaume enchanteur pour les petits.

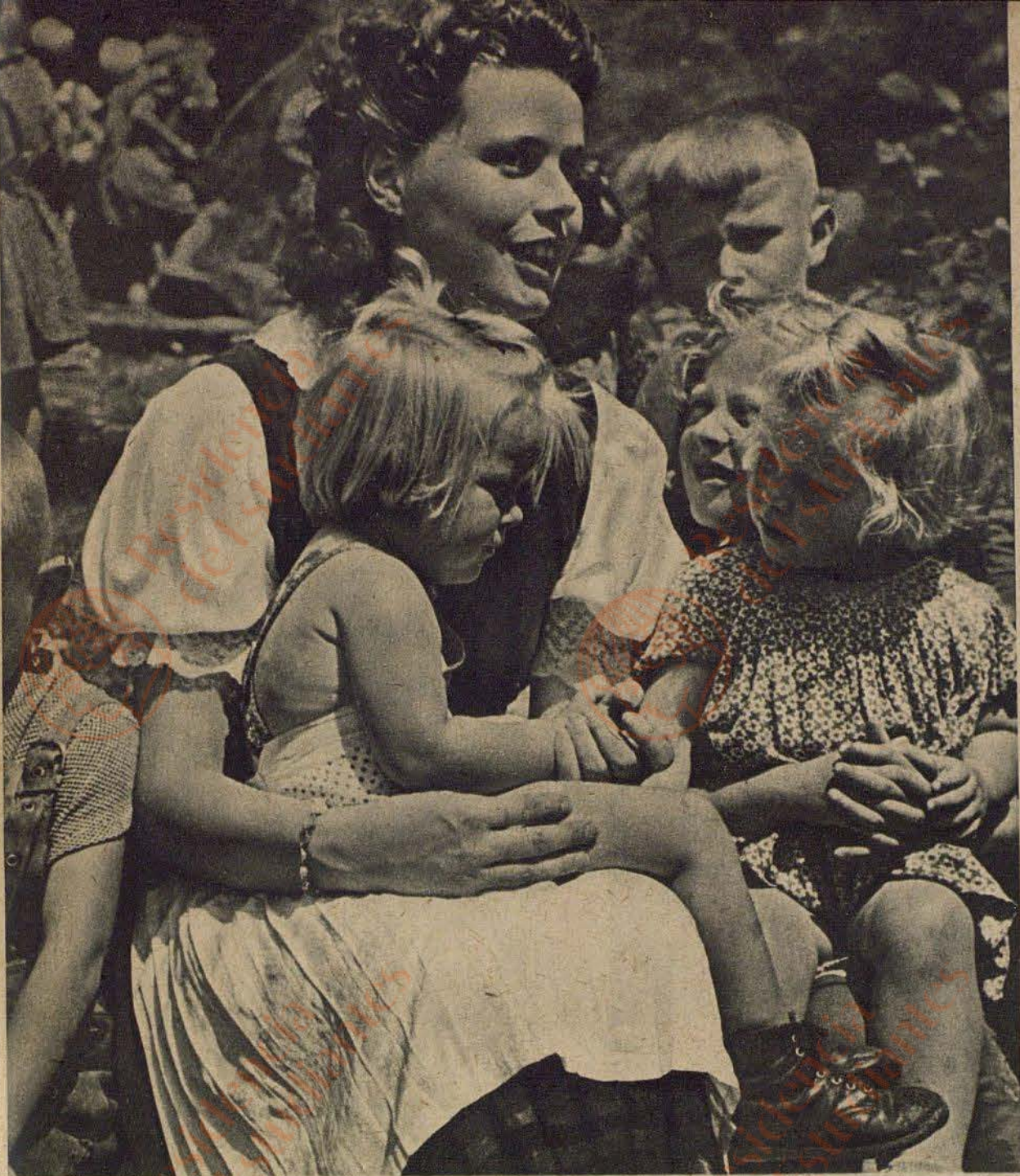


Le nouveau. Il est encore sceptique.



Une promenade inaugure
la journée.

Elle s'y sent déjà
comme chez elle.



Des contes de fée en plein air.



Le soir: une paysanne vient chercher ses deux fils. Mais le cadet préfère rester.

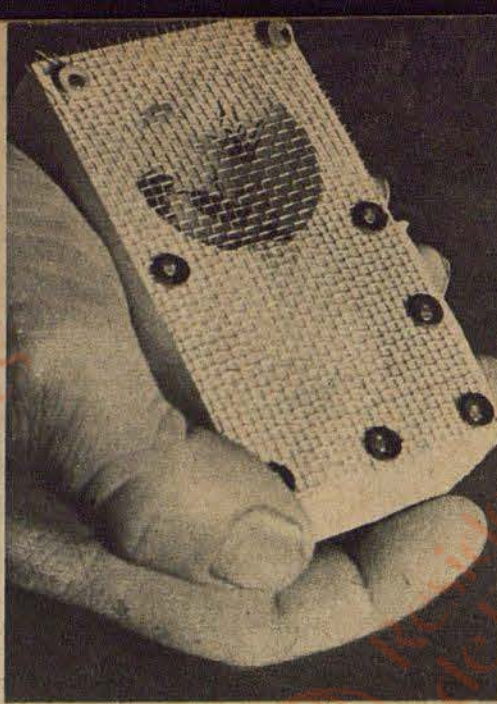


C'est tellement amusant, une ronde!

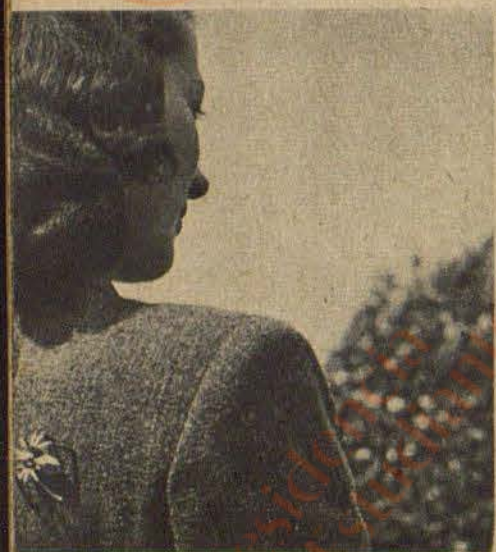




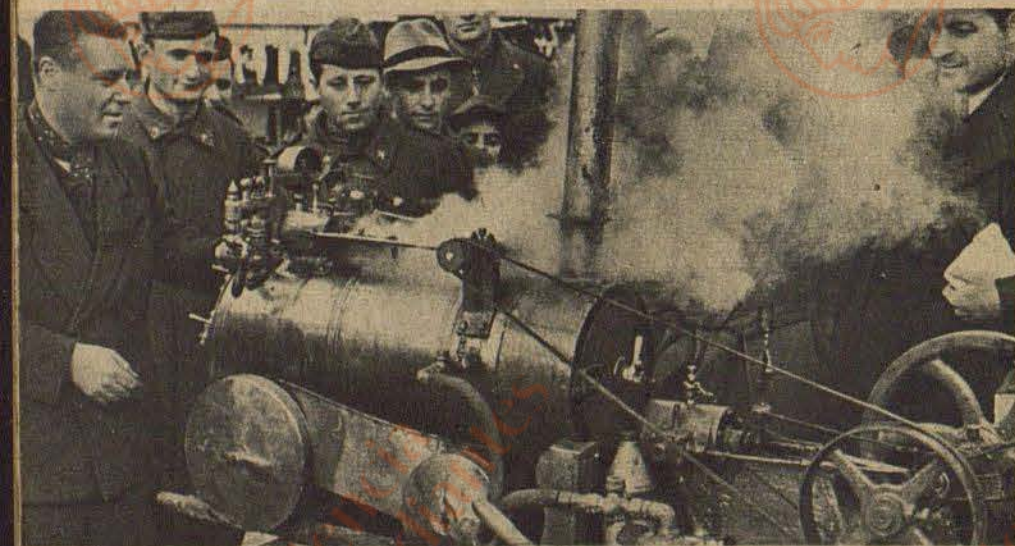
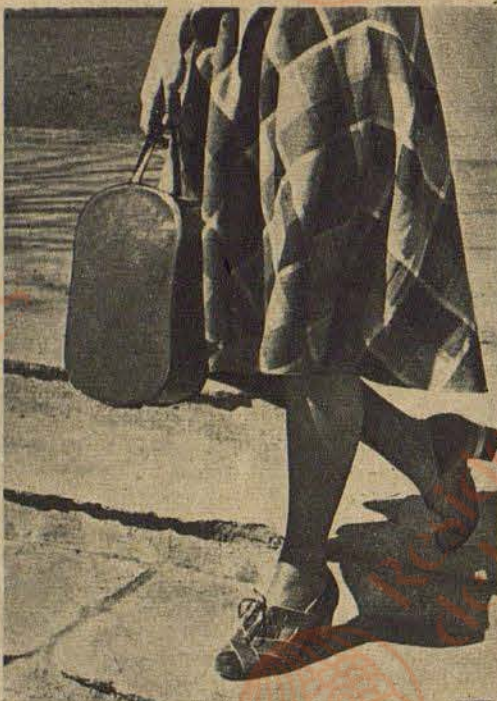
...à Bucarest: Des pans ornent la ceinture des cochers, il y a 170 ans. Ces pans avaient leur utilité: le client guidait l'automédon comme avec des rênes.



...en Silésie: Une cage étrange qu'on utilise pour le voyage d'une reine d'abeilles et de ses servantes afin de fonder un nouvel Etat. Des apiculteurs expédient dans le monde entier les précieux insectes qu'on paye très cher.



...à Oslo: Animaux porte-bonheur dans le dos — une plaisanterie. Quelque chose de pratique: l'étui en cuir pour les chaussures de bal est devenu sac à main.



...à Milan: Un ingénieux vendeur de marrons s'est construit une machine à vapeur qui lui épargne l'effort de secouer la poêle, et attire des clients.



... à Bruxelles: Une motocyclette électrique. Elle ne fait aucun bruit.

Photos...

FRANCIS DELAISI

Les peuples contre les trusts

Toute nouveauté qui prétend à les remplacer n'est pas seulement une menace pour les situations acquises, elle tend à ruiner l'ordre naturel des choses.

Tant que l'expérience tentée par Hitler en Allemagne apparaît comme une entreprise désespérée, une aventure utopie, on a fermé les yeux. Maintenant qu'on la voit ramener l'Allemagne au rang des grandes puissances, elle apparaît comme un dangereux exemple capable de séduire les peuples, épuisés par une crise économique que les trusts ne parviennent pas à résoudre.

Les démocraties se forgent un idéal de guerre

Il faut au plus vite faire cesser ce scandale. Il faut mettre fin à l'expérience avant qu'elle ne soit achevée.

Précisément, les « désannexions » réalisées coup sur coup inquiètent les nations voisines. La France, malgré ses 40 millions d'habitants, ne se résigne pas à n'être qu'une puissance de second ordre, et cherche à regrouper autour d'elle la coalition des anciens alliés balkaniques et même l'allié russe qui, en 1918, l'ont sauvée du désastre. Elle seule peut donner aux trusts anglais l'armée de terre capable de tenir en échec la nouvelle armée du Reich. Une patiente pénétration bancaire permet de transformer l'« Entente Cordiale » en une alliance formelle.

Mais pour que les masses, qui font la guerre avec leur sang, puissent supporter les sacrifices nécessaires, il faut qu'elles aient aussi quelque chose à défendre.

Par chance, les nazis, pour rallier toutes les énergies allemandes autour du Grand Reich, ont mis au centre de leur propagande le problème de la Race. De ce fait, ils sont entrés en conflit avec l'idéologie de la Révolution française qui a proclamé le principe de l'égalité de tous les hommes.

Dès lors, le nazi apparaît, comme jadis le jacobin, en contempteur de toutes les lois humaines. Pour les petites gens qui n'ont point de « situation acquise » à défendre, la guerre apparaîtra comme une lutte de principes. Le drame est noué: ce sont désormais les masses démocratiques qui défendront les privilèges des trusts et des banques au nom de l'égalité des hommes et de la « dignité de la personne humaine ».

Mais il faut faire vite. Car, à mesure que la crise se prolonge, des peuples de plus en plus nombreux perdent la foi en l'économie libérale. Un succès durable de l'économie nouvelle pourrait renverser l'édifice de mensonge si ingénieusement construit.

Le 3 septembre 1939

La guerre devient une inévitable nécessité. L'affaire des Sudètes apparaît d'abord comme un bon prétexte.

Toutefois, au moment décisif, on s'aperçoit que les états-majors ne sont pas prêts.

Les accords de Munich permettent de gagner un an. Mais on ne peut plus attendre, car les masses manquent d'enthousiasme. Faute de mieux, Dantzig et la Pologne peuvent encore servir de prétexte. Le 3 septembre 1939, l'Angleterre déclare la guerre à l'Allemagne. La France quelques heures après. L'attitude des U.S.A. dans cette guerre révolutionnaire a été, dès le début, non équivoque. La seule chose qui importe, c'est le maintien du système qui permet aux grandes Holding de l'Angleterre et de la France d'exercer leur domination sur les pays du globe.

Or, soyons réalistes: 46 millions d'Anglais, c'est une base bien étroite pour gouverner un Empire de 500 millions d'hommes de toutes races; l'Angleterre, accrochée au flanc de la mer du Nord, est une bien petite citadelle pour tenir en respect un continent vingt et une fois plus étendu et sept fois plus peuplé. En outre, la guerre vient de le montrer, son industrie ne suffisait plus à lui assurer le contrôle de toutes les routes maritimes du globe.

Mais si l'on y ajoute les Etats-Unis, peuplés de 130 millions d'hommes, possédant presque toutes les matières premières et les denrées indispensables, avec leur industrie et leur marché financier, alors les forces additionnées de l'Amérique et de l'Angleterre sont capables de tenir en main tout cet immense Empire.

Depuis longtemps, l'accord est conclu, à l'insu des masses, entre les chefs de gouvernement responsables.

L'aigle américain étend ses deux ailes, d'une part, sur l'Atlantique, le Groenland, l'Islande, jusqu'à Arkhangel'sk, en attendant les Açores, les îles du Cap-Vert et Dakar; de l'autre, sur le Pacifique, les Hawaï, Manille, Hong-Kong, Singapour. Puis la chaîne des bases anglaises par Colombo, Aden, Suez, Malte et Gibraltar, ferme le cercle immense où sont encloses toutes les routes de la mer.

Désormais, le groupe impérialiste des Holding unies est en mesure de bloquer sur leurs continents ses adversaires de l'Axe et leurs subordonnés. Maître des principales denrées et des matières premières les plus nécessaires, il pense pouvoir affamer leurs hommes, démunir leurs usines et extirper enfin ce dangereux microbe de l'économie dirigée, régime de pays pauvres, qui ne produisent pas de milliardaires, — aussi insupportable à leur omnipotence que pouvait l'être pour un roi absolu un contrôle constitutionnel.

Au nom d'idéologies confuses, mais sous la poussée d'intérêts très précis, deux régimes sont aux prises:

L'ancien: l'économie libérale, impuissante à résoudre sa crise;

Le nouveau: l'économie hitlérienne, qui prétend se soustraire à l'ancien en en supprimant la cause.

C'est la guerre révolutionnaire de 1792 qui recommence et va s'étendre au monde entier.

ZELLSTOFFFABRIK WALDHOF

fabrique de la cellulose à base de bois et du papier à base de cellulose

Pâtes au bisulfite et à la soude, écrues
et blanchies, pour l'industrie du pa-
pier, des fibres artificielles et pour
l'industrie chimique. Pâtes spéciales
et pâtes anoblies.



Papiers spéciaux pour emballage,
Papiers à filer, Papiers de succédané
de textile, pâte pour simili - cuir,
Papier d'impression et papier à
écrire.

DIRECTION GÉNÉRALE: BERLIN

USINES A MANNHEIM - KOSTHEIM - TILSIT - RAGNIT - COSEL - OBER LESCHEN - KELHEIM - WANGEN - JOHANNESMÜHLE

VÖGELE

Machines pour construction de rues



JOSEPH VÖGELE
A. G. MANNHEIM

Téléphone: 45 241 - Adresse chiffrée: Bahnfabrik

Signal



**L'une
des plus hautes
distinctions militaires
à un tout jeune homme**
Le lieutenant Hans Joachim
Marseille, âgé de 22 ans, vient de
recevoir, comme brillant avia-
teur de chasse, la Croix de
Chevalier avec feuilles de
chêne et glaives.

Cliché du correspondant
de guerre
Dettmann (PK)